



NETFLIX

La société de l'abonnement

> P. 7

Musique de chambre au Palais de France par l'Ambassadrice de France en Turquie, Mme Isabelle Dumont et le Consul Général de France à Istanbul, M. Olivier Gauvin.



Kader Sevinç, stratégeste senior en affaires publiques, fondatrice de l'European AI Hub à Bruxelles

> P. 4



Aujourd'hui la Turquie

231 F.9 €

N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Monsieur Ender Üstüngel décoré Chevalier dans l'Ordre des Palmes académiques

> P. 11

100 TL - 9 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 231, Juin 2024



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire des relations internationales

Le Festival de Musique d'Istanbul : 52 ans de succès grâce à ses sponsors et son fidèle public

Efruz Çakırkaya est la directrice du plus grand et prestigieux festival de musique de Turquie, organisé depuis 1972 à Istanbul. À quelques jours du début de la 52e édition du Festival, nous avons rencontré cette passionnée de musique classique qui œuvre depuis 2008 au sein de la Fondation pour l'Art et la Culture d'Istanbul (IKSV), au service du Festival de Musique d'Istanbul d'abord en tant que directrice adjointe, et depuis 2018 en tant que directrice. Rencontre avec une femme enthousiaste et haute en couleur.



Pouvez-vous nous parler de votre carrière ?

Je suis diplômée en langue et littérature italiennes, mais j'ai toujours été passionnée de musique classique ; parallèlement à mes études, j'ai reçu une formation en piano et en guitare classique, et j'ai aussi suivi les cours de chœur polyphonique. Après un master de langue et communication à Florence, je suis revenue à Ankara, et grâce à une amie qui connaît ma passion pour la musique classique, j'ai trouvé un travail à l'Orchestre symphonique de Bilkent. Après avoir travaillé avec l'orchestre pendant six ans, j'ai décidé de venir à Istanbul.

> P. 2

Cannes ou MET GALA ?



Ne trouvant pas ce que j'espérais du MET GALA, que j'attendais pourtant avec impatience depuis près d'un an, j'ai jeté mon dévolu sur la France. Après le gala du MET de l'année dernière, j'ai souvent parlé de ce sujet pendant peut-être deux ou trois mois quand le thème en est devenu clair. J'avais de grands espoirs pour cette année, mais il n'y a pas un seul nom que j'aie aimé. Juste avant la soirée, Marc Jacobs a partagé les silhouettes des quatre célébrités qu'il habillait sur leurs comptes Instagram. Ce message destiné à attirer l'attention et à visée publicitaire a suscité beaucoup d'intérêt. Les coprésidents du Met Gala de cette année étaient Zendaya, Jennifer Lopez, Bad Bunny et Chris Hemsworth. Avant la première, Anna Wintour a organisé une réception spéciale. Zendaya est apparue avec une collection d'archive. La robe de la collection SS98 de John Galliano a subi quelques modifications. S'il fallait parler du Gala lui-même, Bad Bunny a choisi

John Galliano. Je peux dire que c'est peut-être l'homme le plus consciencieux du gala. Jennifer Lopez, qui semblait ignorer le thème, a choisi Schiaparelli, mais c'était une robe qui n'avait rien à voir avec la soirée. En fait, les invités étaient nombreux, et je ne peux parler de chacun d'eux en détail. Pour résumer, Zendaya a attiré l'attention avec une robe John Galliano. Les robes les plus élaborées et les plus adaptées au thème de la soirée étaient d'ailleurs des créations de John Galliano. Ce fut une cérémonie très productive pour une marque longtemps restée silencieuse. On a cependant assisté à une cérémonie qui s'est terminée sans Bella Hadid, Rihanna ni Blake Lively. Le Met GALA n'ayant pas répondu à mes attentes, j'ai écrit mon article sur Cannes assez tard. Parce que j'étais sûre que Bella Hadid allait se présenter, et c'est ce qui s'est passé. Bella fit sensation dès qu'elle foula le tapis rouge.

> P. 4

Présentateur de matinale : une vie de plateau, un rêve de terrain



Clara Marque > P. 8

Retour sur...

Rabat, ville aux mille facettes, Zineb Errami, p. 3

Paul Auster nous a quittés, Gabrielle Mahias p.12

Controverse royale : Portrait de Charles III, Sirma Parman, p. 12

L'épidémie de solitude



Dr Gözde Kurt Yılmaz > P. 10



Vive l'amitié belgo-turque
60^e anniversaire de la signature de la convention d'immigration

L'Ambassadeur de Belgique en Turquie Monsieur Paul Huynen - La Turquie dispose d'une diplomatie dynamique et de grande qualité



Vivre à l'intersection de deux cultures



Le 12 juin 1964, la Belgique et la Turquie ont signé la Convention d'immigration bilatérale, un accord historique qui a permis à des milliers de citoyens turcs de venir travailler en Belgique. Cette convention a été renouvelée en 1994, 2004 et 2014, témoignant de la confiance mutuelle et de la coopération entre les deux pays. Aujourd'hui, la Belgique accueille plus de 100 000 citoyens turcs, dont de nombreux entrepreneurs et investisseurs. Cette diversité culturelle enrichit notre société et contribue à son dynamisme. C'est un véritable succès de la diplomatie belge et turque, qui a permis de créer des liens durables et de promouvoir l'économie et la culture de nos deux nations.



Dr Olivier Buirette

Alors que l'actualité internationale est de plus en plus agitée, nous avons appris l'intégration partielle de ces États de l'ex-Europe de l'Est dans l'espace Schengen.

Quel aboutissement d'un long parcours pour une Roumanie sortie dans la douleur du communisme de Ceaucescu en décembre 1989 avec l'arrivée au pouvoir du réformateur Ion Iliescu, et pour une Bulgarie qui devra attendre le début des années 90 et l'arrivée au pouvoir de Jeliou Jelev après la démission forcée de Todor Jivkov en novembre 1989 !

Ce fut un long parcours en effet, qui verra en premier lieu l'élargissement de ces deux pays à l'OTAN (la Roumanie le 29 mars 2004, et la Bulgarie en 2004 également), puis leur intégration dans l'Union européenne en 2007.

Mais nous le savons, entrer dans l'UE se fait en plusieurs étapes : avec entre autres l'intégration dans un espace de libre circulation, c'est-à-dire l'abaissement des barrières douanières et la liberté des échanges ; mais aussi l'entrée dans la zone euro, c'est-à-dire la monnaie unique.

29 mars 2024 : intégration de la Roumanie et de la Bulgarie dans l'espace Schengen

Si cette étape de Schengen, même partielle, est importante, la Roumanie et la Bulgarie, à la différence d'autres pays de l'Europe centrale et balkanique comme la Slovaquie, la Slovénie ou la Croatie, sont encore loin de la monnaie unique. Les accords de Schengen avaient été conclus, rappelons-le, le 14 juin 1985, et entrés en vigueur le 26 mars 1995. Dans la pratique, c'est la concrétisation de l'union douanière (ou Zollverein), c'est-à-dire la libre circulation des personnes et des biens, ainsi que la fin des frontières et bien sûr une harmonisation des pays membres de cet espace. En résumé, et avant le traité de Maastricht en 1992 et le passage d'une Communauté économique à une Union européenne, c'était la réalisation de la construction économique européenne, en l'occurrence le but poursuivi depuis les années 50 : la création d'une sphère de prospérité économique.

En cela, nous pouvons dire que l'intégration dans la zone Schengen de la Bulgarie et de la Roumanie représente une étape importante. Car pour ces pays, le mécanisme des élargissements, après la

chute du mur de Berlin en 1989, consistait en premier lieu à intégrer le plus rapidement possible l'alliance militaire de l'Ouest, à savoir l'OTAN, puis à entrer dans l'Union européenne dans la mesure où celle-ci était identifiée en tant qu'espace de partage de la prospérité économique occidentale.

C'est en tout cas ce que ces pays espéraient à l'aube des années 2000. Bien entendu, les crises successives de l'UE et l'échec de l'étape suivante à l'Union monétaire que fut le rejet du Traité constitutionnel, devaient les faire déchanter.

Toutefois, et cela reste une espérance, les processus suivant ces élargissements se poursuivent avec l'entrée progressive dans la zone euro et donc l'intégration dans l'espace Schengen, comme c'est à présent le cas pour la Roumanie et la Bulgarie.



La carte des pays aujourd'hui intégrés dans cet espace est tout à fait impressionnante, et montre une fois de plus que l'abaissement des frontières n'était pas une utopie.

Alors que notre continent traverse ces dernières années une période bien sombre, cette nouvelle constitue une belle touche d'optimisme pour l'avenir. À l'aune de ces nouveaux paramètres, il nous faudra observer ce que seront les résultats des élections européennes du 9 juin prochain.

Le Festival de Musique d'Istanbul : 52 ans de succès grâce à ses sponsors et son fidèle public

(Suite de la page 1)

J'ai alors contacté Yeşim Gürer qui avait créé la salle de concert İş Sanat et organisait son programme artistique, et avec qui j'avais déjà eu l'occasion de collaborer à l'époque. Entre temps, Yeşim Gürer était devenue la directrice du Festival de Musique d'Istanbul organisé par la Fondation pour la Culture et l'Art d'Istanbul (IKSV). Elle m'a tout de suite proposé le poste de directrice adjointe, et c'est ainsi que je suis arrivée à Istanbul en 2008. Nous avons passé dix années formidables à travailler ensemble coude à coude. J'ai appris beaucoup d'elle, et je puis dire qu'elle est mon mentor. Je l'admire beaucoup, et elle est un exemple pour moi. Puis à la fin de sa dixième année dans cette fonction, Yeşim s'est vu proposer le poste de directrice générale adjointe de la Fondation. Je suis alors devenue directrice du Festival. Mais l'idée de quitter Yeşim et d'assumer seule cette responsabilité me terrifiait, car il s'agit du plus grand festival de musique de Turquie. Mais les responsables m'ont dit : « Vous pouvez le faire, nous croyons en vous. » Ainsi, en 2018, je suis devenue directrice du Festival de Musique d'Istanbul.

Quels sont les ingrédients d'un festival réussi ?

Je dirais : quelques grands concerts d'orchestre, un orchestre de chambre, du jazz ou de la musique du monde qui plaira au public, de la musique traditionnelle turque, un programme pour enfants, un projet qui soutient les jeunes musiciens, des concerts gratuits. Un festival est en fait une grande fête, et les projets doivent être enthousiasmants.

Je voudrais préciser que ce festival ne serait pas possible sans les aides de Bo-

rusan Holding, notre sponsor principal, celles de nos sponsors de spectacles qui nous soutiennent depuis des années, sans les centres culturels étrangers, sans les fonds, sans nos membres Lale Card, sans le public qui achète les billets et fait en sorte que ce festival continue d'exister. **La ville d'Istanbul vous offre de belles possibilités en termes de salle de concert. Quelle est son importance pour le Festival ?**

Je dirais qu'elle est la marque de fabrique du Festival de Musique d'Istanbul. Istanbul est citée à la fois dans le nom de notre institution, et dans l'intitulé de notre festival. Ce qui fait d'Istanbul une marque, c'est incontestablement son inestimable patrimoine culturel. Il est donc important d'associer le contenu du festival à ce patrimoine culturel, de les faire dialoguer et ainsi les sublimer, pour que cela crée de l'enthousiasme.

Existe-t-il un thème propre à chaque festival ?

Oui. Depuis de nombreuses années, nous organisons le festival autour d'un thème, ce qui nous permet d'enrichir davantage la programmation par la commande de nouvelles œuvres spécifiques. De même, nous sélectionnons des répertoires liés à ce thème.

Cette année, le festival a pour thème les « Racines ». Ce choix a été fait suite à ma rencontre avec Dimitris Skyllas, compositeur grec de renom, en 2018. Comme vous le savez, dans le cadre du Traité de

Lausanne signé en 1923 a été conclu un accord d'échange de populations entre la Turquie et la Grèce. Dimitris Skyllas et moi avons pensé qu'il est de notre devoir d'honorer nos aïeux en commémorant cet événement à l'occasion de son 100^e anniversaire. Parce que c'est une histoire douloureuse, qui nous relie les uns aux autres. Dans ce cadre, nous avons commandé des œuvres à un compositeur grec et à un compositeur turc. Dimitris Skyllas écrit une nouvelle œuvre pour accordéon, trombone et percussions. Le compositeur turc Onur Türkmen écrit également une pièce pour l'ensemble Nermin Kaygusuz. Dans la première moitié de ce concert, nous écouterons le travail de Dimitris et dans la seconde, celui d'Onur. Ce concert aura lieu au Musée maritime de Beşiktaş : le choix du lieu aussi un message, car l'échange s'est fait entièrement par voie maritime.

Quels seront les autres moments forts du festival ?

Le Chœur national hongrois et l'Orchestre philharmonique Borusan d'Istanbul interpréteront le *Requiem* de Mozart au Centre culturel Atatürk. L'Orchestre du Festival de Budapest, l'un des dix meilleurs orchestres au monde, se produira au Centre culturel Atatürk sous la direction de son directeur musical Ivan Fischer, avec en soliste le pianiste Francesco Piemontesi. Toujours sur la scène de l'AKM, le violoncelliste français Edgar Moreau et l'Orchestre philharmonique Tekfen sous la direction d'Aziz Shokhakhimov.



Sans oublier la première de Borusan Quartet et Synergy vocals dans la salle d'Opera Sürreya.

Et comment s'opère le choix des musiciens pour le festival ?

Grâce aux festivals à l'étranger et les chaînes de musique classique, les mélomanes connaissent les grands noms, et lorsqu'ils les voient à l'affiche du Festival, ils viennent à leur concert. Inviter les étoiles de la musique classique, c'est donc important. Mais il est tout aussi important de repérer les jeunes espoirs et de les présenter au public.

Par ailleurs, depuis 2010, nous commandons chaque année au moins une œuvre à des compositeurs turcs et étrangers. Il s'agit d'une mission essentielle, car les compositeurs racontent les histoires de l'époque dans laquelle nous vivons.

Nous programmons aussi de la musique contemporaine, ce qui déstabilise quelque peu le public de musique classique. Mais faire en sorte que le public écoute cette nouvelle musique et l'aime, fait aussi partie de nos missions. Cette année, nous avons commandé une œuvre à Steve Reich, l'un des pionniers de la musique minimaliste et l'une des légendes vivantes de notre époque.

Allez-vous poursuivre les tarifs spéciaux étudiant ?

Les étudiants du conservatoire assistent gratuitement à tous les événements, et il y aura un tarif spécial pour les autres étudiants.

* Dr Mireille Sadège

Dilara Pars, première femme à monter sur le podium de la Coupe présidentielle turque de saut d'obstacles

Le 30 septembre 2023, la cavalière turque Dilara Pars réalise une prouesse : à 35 ans, elle est la première femme à monter sur le podium de la Coupe présidentielle turque de saut d'obstacles. Pour Aujourd'hui La Turquie, elle a accepté de revenir sur cette journée intense et sa victoire partagée avec son cheval Daramis De Champlong, à Ankara.



Quel a été votre parcours de vie ? Il semblerait que vous ayez effectué un changement de vie radical pour devenir physiothérapeute équin, parallèlement à votre carrière de cavalière...

Ma vie tourne essentiellement autour des chevaux. Je n'ai qu'un seul jour de repos par semaine, c'est le lundi. Le reste de la semaine, je monte généralement à cheval le matin, puis je fais de la thérapie équine. J'ai fait des études de commerce au Royaume-Uni pendant quatre ans, puis je suis revenue en Turquie à la fin de l'année 2011. J'ai ensuite travaillé pour une entreprise environ quatre ans. Dès la dernière année, j'ai compris que je n'étais pas faite pour rester derrière un bureau de neuf heures à dix-sept heures. J'avais besoin d'être entourée de chevaux, d'animaux, et j'avais besoin de monter autant que je le souhaitais. J'ai donc décidé de consacrer entièrement ma carrière aux chevaux.

Que représente pour vous la Coupe présidentielle ? Quel effet cela vous a-t-il fait de participer à ce concours ?

C'est l'une des compétitions les plus importantes en Turquie pour le saut d'obstacles, et l'une des catégories les plus élevées (145 cm). C'est donc l'un des concours les plus difficiles, et seuls les meilleurs cavaliers et chevaux y participent. Pour ces raisons, je me sens à la fois honorée et exaltée.

Étiez-vous surprise de terminer en deuxième place de la compétition ? Quelles étaient vos attentes ?

Je souhaitais effectuer un parcours net avec mon cheval. Pour être honnête, il m'est difficile d'être à la fois nette et rapide. J'ai donc tendance à être plus lente que les autres car je suis plutôt réticente au risque - comme dans chaque aspect de ma vie, d'ailleurs. Mais cette fois-ci, j'ai pris quelques risques et je suis sortie de ma zone de confort, ce qui était très surprenant pour moi et pour tous ceux qui me connaissent. Je ne m'attendais donc pas à terminer le concours en deuxième position.

Selon vous, est-il aisé ou non d'être une femme cavalière en Turquie ?

Pour être honnête, je ne rencontre pas vraiment de situations compliquées. Au contraire, je me sens de mieux en mieux encouragée, et bien accueillie au niveau dans lequel je concours en ce moment. C'est très inspirant pour moi de parti-

ciper à des compétitions de niveau plus élevé, qui comptent très peu de femmes. J'essaye en même temps d'être un modèle pour les plus jeunes qui ont besoin d'inspiration pour leur future carrière.

Quelle est votre philosophie de monte ? Et par qui êtes-vous inspirée ?

Je pourrais parler de ce sujet pendant des heures. J'ai le sentiment que ma philosophie est plutôt particulière, et rare par rapport à ce que je perçois autour de moi. Je fais toujours passer mon cheval au premier plan, quelle que soit la situation. Nos chevaux mettent toujours tout leur cœur à accomplir le travail qu'on leur demande, et en tant que cavalier ou propriétaire, il est nécessaire de leur être reconnaissant de ce sacrifice. Je suis persuadée que c'est seulement en formant une équipe avec son cheval que l'on peut dépasser ses limites et attentes. Ainsi, je suis avec attention certains nouveaux cavaliers internationaux, tels que Marcus Ehning pour sa manière de monter, ou Luciana Diniz pour sa relation avec son cheval.



Comment vous préparez-vous pour un tel concours, physiquement et mentalement ? Et comment faites-vous face à la pression le jour J ?

Je ne suis pas de nature calme. Je deviens stressée rapidement, et il est difficile pour moi de contrôler l'excitation. J'ai souvent souffert du stress, et j'ai essayé plusieurs échecs à cause de ça. J'aime être seule avant le moment où je dois concourir, pour pouvoir me concentrer sur ce que je dois faire et visualiser mentalement mon parcours plusieurs fois. C'est ce qui me donne de l'assurance et de la confiance. Et bien sûr, à côté de mes entraînements de monte, je fais de la préparation physique pour être le plus en forme possible.

Avez-vous une anecdote à raconter à propos de cette compétition ?

En fait, je n'avais pas compris que j'étais la première femme à monter sur le podium, jusqu'à ce que j'en descende et que je reçoive des appels ! Comme je l'ai dit, c'était vraiment inattendu, j'avais été plutôt rapide en comparaison avec mes précédentes performances...

Quels sont vos prochains objectifs ?

La compétition la plus proche à laquelle j'espère participer est la Coupe Atatürk, qui se déroulera à Adana en novembre. Comme le nom le suggère, c'est le concours le plus important en Turquie. J'espère vraiment y obtenir un bon résultat avec mon cheval.

* Propos recueillis et traduits de l'anglais par Hannah Berthomé

Rabat, ville aux mille facettes

Plongez dans l'univers captivant de Rabat, la capitale du Maroc, où l'histoire se mêle à la modernité, et où chaque coin de rue raconte une histoire fascinante. Découvrez les secrets éclatants de cette ville méconnue et laissez-vous enchanter par sa beauté intemporelle.

Je m'appelle Zineb Errami, j'ai 14 ans et je suis une fière Marocaine. En tant qu'expatriée en Turquie, je suis ravie de vous inviter à explorer les merveilles de ma ville natale, Rabat.

Rabat, souvent négligée par les voyageurs en faveur de ses voisines plus populaires, est pourtant un joyau méconnu qui vaut vraiment la peine d'être découvert. Elle offre une atmosphère unique, à la fois calme et vibrante, moderne et traditionnelle. Située entre terre et mer, Rabat bénéficie d'une situation géographique idéale qui lui confère un charme incomparable.

Parmi ses nombreux joyaux, la Kasbah des Oudayas se distingue par ses ruelles étroites et ses maisons blanches aux volets bleus, offrant une vue imprenable sur l'océan Atlantique. C'est un véritable havre de paix où l'on peut se perdre dans le temps en déambulant dans ses jardins luxuriants ainsi que par ses nombreuses portes traditionnelles qui se déclinent sous toutes les formes et nous donnent l'impression de cacher des trésors !

Au cœur de la ville, le mausolée de Mohamed V, gardé avec fierté par les sentinelles royales, est un hommage impressionnant à notre passé royal. Abrisant

également les tombes de Hassan II et du prince Abdallah, ce monument majestueux est inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO, témoignant de l'importance historique de Rabat.

En parlant de détente, rien de tel qu'un moment passé à sociabiliser avec les habitants de Rabat. L'une des choses qui me manquent le plus, ce sont les repas en famille, autour d'un tajine à l'agneau et aux pruneaux caramélisés à la cannelle et au miel, que tout le monde s'appliquait à terminer, aux longues heures qu'on prenait à digérer. Et bien sûr, la gastronomie marocaine est un véritable délice pour les papilles. En plus des classiques comme le couscous et le tajine,



Rabat regorge de petits trésors culinaires à découvrir. De la msemen, une sorte de crêpe feuilletée, au sfenj, un beignet marocain, en passant par les délicieuses pâtisseries comme les cornes de gazelle et les chebakia, chaque bouchée est une explosion de saveurs et de textures.

Et comment pourrais-je oublier le thé à la menthe, symbole de l'hospitalité marocaine ? Préparé avec soin et servi avec élégance, ce thé sucré et parfumé est bien plus qu'une simple boisson : c'est un rituel qui symbolise le partage et la convivialité.

En somme, Rabat est bien plus qu'une simple ville. C'est un véritable melting-pot de cultures, d'histoire et de traditions, où chaque coin de rue raconte une histoire et chaque rencontre est une occasion de découvrir la richesse humaine et culinaire du Maroc. Je vous invite vivement à la visiter et à vous laisser séduire par les charmes envoûtants de Rabat. Rabat saura vous séduire et vous inspirer, c'est une destination qui vous surprendra par sa beauté, sa diversité et son authenticité. Alors, préparez-vous à vivre une expérience inoubliable au cœur du royaume chérifien.

* Zineb Errami

“ Yaşamın gölgesinden seyrettim kendimi bir gölge misali hiçbir şey gerçek değildi unuttum geçmişi geleceği. ”

Elmaz Kocadon



Sipariş için bizimavrupa@gmail.com

Kader Sevinç, stratège senior en affaires publiques, fondatrice de l'European AI Hub à Bruxelles

Elle a occupé des postes stratégiques à Bruxelles dans le cadre des affaires de l'Union européenne pendant près de 20 ans, y compris en tant que conseillère politique au Parlement européen. Elle est représentante du principal parti d'opposition turc CHP auprès de l'UE, et membre du conseil d'administration du Parti des Socialistes Européens (PES), le deuxième plus grand groupe politique de l'UE. Rencontre avec Kader Sevinç, une politicienne chevronnée.

Ces 20 années passées dans les couloirs de l'UE m'ont permis de comprendre profondément la complexité et la diversité de l'Union européenne. Aujourd'hui, avec mon cabinet de conseil stratégique international basé à Bruxelles, je partage cette expertise. Depuis Bruxelles, l'UE apparaît comme un projet porteur de paix, de prospérité et de stabilité. La période allant de la fin des années 90 jusqu'à 2008 peut être qualifiée d'âge d'or pour l'UE. Cependant, l'UE est confrontée à des défis majeurs tels que le Brexit, la crise migratoire, les lacunes en matière de défense et de sécurité, ainsi que les incertitudes économiques.

L'Europe doit se réinventer pour rivaliser avec des concurrents mondiaux en pleine ascension, mais ce changement est douloureux et rencontre de fortes résistances. Pour se renforcer, l'Europe doit entreprendre des réformes, assurer la cohésion interne et suivre une politique d'élargissement réussie. Par exemple, un modèle d'Europe à plusieurs vitesses, correctement conçu et mis en œuvre, pourrait rendre l'UE plus flexible et harmonieuse.

Ces dernières années, les désaccords politiques, économiques et diplomatiques transatlantiques ont également joué en défaveur de l'Europe. L'Europe doit se renouveler et équilibrer le dialogue transatlantique pour surmonter cette période.

Par ailleurs, à l'ère de l'intelligence artificielle et des technologies de rupture, il est essentiel de préparer les citoyens et l'économie à cette nouvelle ère. Les ac-

teurs qui réussiront dans cette course seront les faiseurs de règles de demain.

Quelle image de l'Europe pouvez-vous nous donner à partir de votre expérience à Bruxelles ?

L'avenir de l'Union européenne repose sur des approfondissements dans les domaines de la numérisation, de la coopération en matière de défense et de l'intégration économique. Le leadership de l'UE dans la transformation numérique et l'innovation est crucial, compte tenu de l'impact de l'intelligence artificielle et des technologies sur l'économie. Un modèle d'Europe à plusieurs vitesses, plus flexible et inclusif, faciliterait l'intégration de nouveaux membres et renforcerait la position de l'UE sur la scène mondiale. Le renforcement de l'architecture de défense et de sécurité de l'Europe rendrait l'UE plus résiliente face aux menaces extérieures.

Que pensez-vous de la montée de l'extrême droite et des mouvements radicaux en Europe, qui est l'un des plus grands défis auxquels l'Union européenne est confrontée aujourd'hui ?

L'un des plus grands défis auxquels l'UE est confrontée aujourd'hui est la montée en puissance de l'extrême droite et des mouvements radicaux. Ces mouvements constituent une menace sérieuse dans plusieurs États membres de l'UE, où ils ont déjà accédé au pouvoir ou sont en passe de le faire. Même lorsqu'ils ne parviennent pas à accéder au pouvoir, ces mouvements jouent un rôle important dans la formation de l'opinion publique et des débats politiques, influençant tout

le spectre politique. On s'attend à ce que ces mouvements se renforcent encore lors des prochaines élections européennes.

Cette situation offre des leçons importantes pour la politique traditionnelle et les attentes démocratiques des citoyens du XXI^e siècle. Les institutions et les pratiques démocratiques du XX^e siècle ne suffisent plus pour atteindre, communiquer et garantir la participation des citoyens dans l'ère de l'intelligence artificielle. Au sein du Hub européen de l'IA à Bruxelles, notre projet Democracy 4.0 explore ces questions depuis 2014.

Les citoyens demandent depuis longtemps la réforme des institutions et des systèmes démocratiques représentatifs du XX^e siècle, ainsi que l'établissement d'une véritable participation et d'une responsabilité transparente. En l'absence de réponses adéquates à ces demandes, la détérioration des conditions économiques et de sécurité rend les sociétés plus réceptives aux mouvements populistes et radicaux.

Je crois fermement que le salut de la démocratie au XXI^e siècle réside dans le renouvellement des systèmes démocratiques pour répondre aux exigences de cette époque, avec une classe politique plus orientée vers les citoyens, une participation accrue et l'intégration correcte des technologies de rupture.

Prévoyez-vous un rapprochement entre l'UE et la Turquie dans un avenir proche ? L'adhésion de la Turquie à l'UE pourrait-elle redevenir une possibilité ?



Un rapprochement entre l'UE et la Turquie dépendra de réformes importantes de part et d'autre. La question de l'adhésion de la Turquie à l'UE est liée aux réformes internes et aux changements dans les politiques d'élargissement de l'UE. Le retour de la Turquie à un agenda de réformes est crucial pour les relations avec l'UE. L'UE doit également achever rapidement ses réformes internes pour être prête à s'élargir. Actuellement, bien que la Turquie soit dans le processus d'adhésion, l'UE essaie de la traiter comme un pays tiers. Nous voyons les traces de cette approche dans la politique migratoire de l'UE via la Turquie, la mise à jour de l'Union douanière et la politique de visas pour les citoyens turcs. Cette approche peut sembler résoudre certains problèmes à court terme, mais elle entraînera des pertes stratégiques à moyen et long terme pour l'UE. L'adoption d'une approche plus ouverte et conforme aux valeurs et principes européens est cruciale pour renforcer les relations avec la Turquie et augmenter l'influence globale de l'UE.

* Propos recueilli par Dr Sophie Clément



Meliha Serbes

MODE

La mannequin vedette, dont même le streetstyle est tendance, aime porter des vêtements vintage. J'ai adoré son look avec les chaussures Prada de 1990. Elle a impressionné tout le monde avec sa coiffure, son maquillage, ses chaussures et ses bijoux. Selon moi, la reine des podiums a choisi une robe en tulle aux détails transparents de la collection YSL FW24. Sa dernière participation remonte à deux ans et cette année, il est devenu un sujet tendance dès les premières secondes. Je voudrais également partager une note de bas de page.

Cannes ou MET GALA ?

(Suite de la page 1)

Bella a partagé des stories à propos de la Palestine sur son compte Instagram le soir du MET GALA. Je vous en laisse le commentaire.

En fait, c'est un sujet qui fera l'objet d'un article séparé ; mais l'échec de Chanel sur le tapis rouge est sans fin. Nathalie Emmanuel portait un Chanel Haute Couture si affreux que je n'ai jamais rien vu de pire. Margaret Qualley portait également du Chanel, mais elle convenait parfaitement à l'époque pour l'inauguration. Selena Gomez a fait une belle ouverture avec



une robe noire YSL, mais il n'y a pas eu de suite, comme d'habitude, elle a continué à porter des robes démodées qui ne convenaient pas à son âge. Surprenez-nous, Selena !

Différents noms de Turquie étaient également présents, mais je n'ai pas voulu commenter des robes démodées et ennuyeuses. Des noms tels que Meryem Uzerli, Hande Erçel, Dilan Çiçek Deniz y ont participé.

Pendant ce temps, les règles ont de nouveau été enfreintes en Arabie Saoudite. Il y a eu une première dans l'histoire du pays. Que s'est-il donc passé, me demanderez-vous ? Alors,



je vous le dis tout de suite : pour la première fois, un défilé de mode de maillots de bain a eu lieu ! Les mannequins qui sont montés sur scène ont fait sensation. Dans le cadre de la Fashion Week de la Mer Rouge, ces défilés de mode maillots de bain ont attiré l'attention. Je ne veux pas faire de comparaisons avec notre pays sur ce sujet...

Aujourd'hui
la Turquie



Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0723 1 89645 • www.aujourd'hui.la.turquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadége, Ali Türe, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Uçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolwenn Allano, Kenan Avci, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar, Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Selçuk Önder, Kasım Zoto • Publicité et la communication: Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Büyüklöğlü (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com



Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Nous avons rendu visite à Monsieur le Prof.

Dr Kerem Alkin, Ambassadeur, chef de la délégation turque auprès de l'OCDE, dans son bureau à Paris. Malgré un agenda très chargé, Monsieur l'Ambassadeur nous a accordé un entretien pour nous parler de l'OCDE, et plus particulièrement de la Turquie au sein de l'OCDE.

« La question la plus fondamentale de l'OCDE est le développement durable », déclare-t-il d'emblée, d'un ton témoignant de sa grande maîtrise du sujet et de son approche pédagogique. Comme je voulais pour ma part poser des questions sur les sujets qui m'intéressaient le plus, j'ai donc été parfois contraint de l'interrompre...

« La pauvreté est-elle un problème majeur partout dans le monde ? », ai-je demandé.

« Oui », répond Kerem Alkin. « Si nous examinons de façon générale les données de l'OCDE, nous commençons à constater que les fluctuations de la pauvreté ont affecté non seulement les économies en développement, mais aussi, dans une certaine mesure, les économies développées au cours de cette période. Ceci est dû à plusieurs facteurs, le plus important étant les deux événements «cygnes noirs» que nous avons vécus consécutivement. »

Les événements appelés cygnes noirs sont des événements dont on ne s'attend pas à ce qu'ils se produisent, parce qu'ils se situent aux niveaux inférieurs de la liste des risques possibles. Ils se produisent soudainement, de façon imprévue et, de par leurs effets significatifs sur l'économie et la politique mondiales, sont donc considérés comme un risque possible pour l'économie mondiale dans son ensemble.

Le professeur Alkin poursuit : « L'épidémie mondiale du virus de la COVID-19 et la guerre entre la Russie et l'Ukraine sont deux cygnes noirs. Personne ne s'attendait à une épidémie mondiale de

OCDE : la coopération mondiale pour « l'avenir que nous voulons »¹

virus qui aurait un tel impact. On en parlait comme d'une probabilité, d'un scénario, mais quand elle s'est produite, elle a eu un impact énorme. Cela a dévasté le monde entier, le chômage est passé de 160 millions à 200 millions. Les prix alimentaires mondiaux ont grimpé en flèche, les prix de l'énergie sont devenus incontrôlables. »



Selon Kerem Alkin, ces fluctuations des prix des produits alimentaires et de l'énergie ont un impact négatif sur la pauvreté mondiale. Cette situation entraîne, non seulement dans les économies en développement mais aussi dans les économies développées, la cherté de la vie et l'érosion partielle des conditions de vie provoquées par la hausse des prix alimentaires et la hausse de l'inflation. En conséquence, les petites et moyennes entreprises sont de plus en plus confrontées à des défis croissants dans la concurrence mondiale.

Durant cette période, les entreprises ont dû réduire leurs effectifs pour survivre. La hausse du chômage a aggravé la pauvreté non seulement dans les économies en développement, mais aussi dans les économies développées. Cette question du chômage, tout comme celle de la diminution de la pauvreté, fait actuellement l'objet de discussions sous l'égide des Nations Unies, car prioritaire dans le cadre

du développement durable. L'Ambassadeur Alkin souligne que tout en œuvrant à trouver des solutions permanentes pour réduire la pauvreté mondiale, nous sommes cependant également confrontés à des événements économiques géopolitiques qui augmenteront la pauvreté mondiale ; ainsi, la pandémie mondiale et la guerre russo-ukrainienne ont eu un impact négatif considérable.

Les attentes du continent africain à l'égard des pays membres de l'OCDE sont claires : « Ne nous dédaignez pas ! ». Ce contre quoi s'insurge le plus le continent africain, c'est qu'il soit présenté comme un « foyer à risques ». Mais pour la Turquie et les Turcs, l'Afrique signifie « l'avenir ».

Alkin, auteur de ce tweet mémorable, écrivait le même jour dans sa chronique au journal *Sabah* que la question la plus importante de la Réunion du Conseil au niveau des Ministres de l'OCDE était le renforcement des liens entre l'Afrique et l'OCDE.

Une plateforme virtuelle d'investissement pour l'Afrique a été créée sous l'égide de l'OCDE. Dans un premier temps, l'Espagne, la Turquie et l'Italie y ont contribué volontairement. Ainsi, de grands efforts ont commencé à être déployés pour accélérer le développement en Afrique afin que le continent africain puisse être inclus le plus rapidement possible dans le processus de développement durable.

La population est l'une des questions auxquelles l'OCDE accorde le plus d'attention en matière de développement durable. Des projections démographiques pour l'avenir sont en cours d'élaboration. La population continue de croître à des niveaux modérés dans une partie importante des économies en développement. Si l'on examine les taux de fécondité par rapport au niveau de population durable,

on constate que la perte de dynamique de la croissance démographique est beaucoup plus importante que prévu. Par exemple, la Chine et la Corée subissent des chocs majeurs. À mesure que le niveau de vie s'améliore, les taux de fécondité diminuent au-delà des attentes.

Avec une population de 3,9 milliards d'habitants, l'Afrique sera en 2100 la deuxième zone géographique la plus peuplée après l'Asie. On estime qu'en 2060, l'Asie atteindra le chiffre de la population le plus élevé de l'histoire, avec 5,3 milliards d'habitants. Par conséquent, dans les études de projection menées sous l'égide de l'OCDE, l'une des questions préoccupantes est de savoir dans quelle mesure le vieillissement va s'accélérer, et la fécondité diminuer...

Lors de notre entretien, nous avons appris en détail qu'un travail sérieux est en cours en ce qui concerne la transformation numérique, la transition à l'intelligence artificielle et la transition verte, qui sont essentielles à la survie des PME pour l'avenir, dans le cadre des nouvelles stratégies, nouvelles politiques et nouvelles réformes qui doivent être mises en œuvre pour atteindre les objectifs de développement d'ici 2030.

Nous avons encore bien d'autres questions à poser à Monsieur l'Ambassadeur Prof. Dr Kerem Alkin, chef de la délégation turque auprès de l'OCDE. Mais son secrétaire particulier lui rappelait constamment au téléphone les impératifs de son agenda... Nous avons été contraints de mettre fin à notre entretien, avec la promesse de sa part de nous revoir bientôt.

1- Prof. Dr. Kerem Alkin a utilisé ce titre dans sa chronique du 13 juin 2022 au journal *Sabah*. Avec son autorisation, nous l'avons choisi comme titre de notre article.



Une exposition olympique à Paris

Le Palais de la Porte Dorée, dans le 12^e arrondissement de Paris, ouvre ses portes au public avec une exposition sur l'ère olympique moderne au cœur d'un monde en transformation : « Olympisme, une histoire du monde ». Ce travail, effectué grâce au travail de sept historiens, est à voir jusqu'au 8 septembre 2024.

De la création des Jeux olympiques modernes, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, par Pierre de Coubertin et sa première édition à Athènes en 1896, jusqu'aux Jeux de Paris 2024, ce sont presque 130 ans d'histoire du monde qui se sont écoulés. Les Jeux d'Été, en tant que moment mondial majeur réunissant les peuples, a symbolisé, à travers ses événements et ses acteurs, des transformations du monde et un espace de lutte et d'espoir pour les humains. Au cœur de l'histoire du monde, les Jeux sont un lieu de mise en avant des enjeux politiques, économiques, culturels, sociaux, voire sanitaires que les pays du monde entier doivent affronter.

L'exposition « Olympisme, une histoire

du monde » retrace ainsi plus d'un siècle d'histoire du sport et d'enjeux divers pour les sociétés, se fondant sur de nombreuses archives rassemblées par les commissaires de l'exposition, sept historiens de Suisse et de France. Le projet trouve ses origines grâce au groupe BPCE-CASDEN, partenaire premium de Paris 2024, qui mène un programme s'intitulant « Histoire, sport et citoyenneté (1896-2024) » dont l'un des objectifs est de sensibiliser le public aux Jeux olympiques et paralympiques grâce à une série de documents disponibles en ligne. Les contenus de ce programme sont développés par le Groupe de recherche Achac basé à Paris et spécialisé dans l'histoire coloniale. Plusieurs historiens membres de ce groupe de recherche sont ainsi curateurs d'« Olympisme, une histoire du monde » au Palais de la Porte Dorée.

Organisée de façon chronologique, l'exposition comporte environ 600 archives : documents, films et photographies, en passant par de



nombreux objets remplis d'histoire. Elle fait découvrir aux visiteurs les périodes de la naissance de l'ère olympique au sens moderne, des nationalismes, de la Guerre froide et de la décolonisation, et s'étend jusqu'à cette année 2024. Elle vient ensuite à questionner le futur et ses enjeux : les défis environnementaux, le développement de la démocratisation des olympiades qui constituent notamment les préoccupations du monde du sport pour les années à venir, depuis les JOP de Londres en 2012. Expliquant aussi le contexte des éditions qui n'ont pas eu lieu (celles de 1916, de 1940 et de 1944), l'exposition vise à mettre en avant tout ce qu'est l'olympisme, au-delà du sport.

Parmi les thèmes de cette période, on retrouve les luttes pour les droits des femmes, contre l'apartheid, le racisme et toute ségrégation, les revendications des droits civiques, les enjeux environnementaux ou encore le défi de l'inclusion de l'ensemble des Nations du monde aux Jeux. Les périodes de guerre et les changements de pays, de même que les



faits migratoires et les rapports des individus à leur pays, spectateurs ou sportifs, sont également exposés et contextualisés. En clair, c'est un travail d'histoire profond qui a été effectué face au phénomène olympique, qui contextualise les Jeux de Paris et plus largement, notre monde actuel. En tant que compétition internationale multisports, la géopolitique et les sociétés s'imbriquent toujours dans le modelage et comme conséquence de ce rendez-vous incontournable.

Labellisée « Olympiade culturelle », l'exposition est placée sous le haut patronage du président de la République française Emmanuel Macron. Elle se déroule à Paris jusqu'au 8 septembre au Palais de la Porte Dorée, qui abrite le Musée national de l'histoire de l'immigration. Il est donc possible d'en profiter avant, pendant, et même après Paris 2024.

* Gabrielle Mahias



Ali Türek

"Mani oluyor hâlimi takrire hicabım"

Lors d'un de ses passages à la capitale déchue de l'Empire, Gazi souhaite rencontrer l'étoile montante des scènes. À cette époque, ce n'était encore qu'une jeune femme nouvellement introduite dans le monde de la musique, mais avec trois ou quatre disques déjà publiés et un succès phénoménal. L'entourage de Gazi la trouve et l'emmène à un endroit où une table était dressée. En montrant la chaise vide à côté de lui, « Viens, assieds-toi à côté de moi », lui dit-il...

« Ce soir, chanterais-tu une chanson pour moi ? » Il aimait la voix de cette jeune artiste et il avait déjà écouté tous ses disques. « À vos ordres, mon général, je chanterai ce que vous voudrez », répond-elle... « Dans ce cas, chante-moi *Mâni oluyor hâlimi takrire hicabım* ».

La jeune femme le regarde, prise de confusion... « Que faire maintenant ? Si seulement la terre pouvait s'ouvrir et que je puisse y disparaître. Mieux encore, mourir immédiatement pour ne plus jamais revivre cette honte », pense-t-elle. « Je ne connais pas cette chanson, mon général », lui dit-elle timidement... Gazi se rapproche d'elle et commence à chanter cette chanson tout doucement.

Une voix fine et douce

Aussitôt, en l'écoutant, elle retient tout le texte et la mélodie de la chanson. Puis ils se mettent à chanter ensemble. « C'était une voix fine, douce, gentille, plus semblable à celle d'un poète que d'un soldat, mais après tout, c'était Atatürk », dira plus tard Safiye Ayla.

*Ma pudeur m'empêche d'exprimer mon état
Ne me fais pas de peine, cela suffit, ne me fais pas de peine, je suis dévastée par ton absence*

Mon calme est ruiné, mon sommeil m'a abandonnée

Ne me fais pas de peine, cela suffit, ne me fais pas de peine, je suis dévastée par ton absence



De ces vers jaillissent une profonde tristesse, une profonde peine née de la séparation, de l'absence de l'être aimé. La souffrance y est d'une telle intensité qu'on y entend le désir de ne plus endurer cette douleur.

Sublime fusion des paroles et des notes, cette œuvre n'est en effet rien d'autre

que la rencontre d'un poème plein d'émotions et d'un talent musical. Les paroles sont de la plume de Nigar Osman Hanım, poétesse et figure sociale importante de la fin de l'Empire ottoman et du début de la République, chez qui l'amour, la séparation, la tristesse et la déception constituent un univers tout particulier. Quant à la composition, c'est l'œuvre de Kemani Tatyos Efendi, compositeur et virtuose du violon arménien stambouliote. Auteur de nombreuses œuvres précieuses pour le répertoire de la musique classique turque, notamment dans des formes telles que les chansons, les fasil et les peşrev, il était l'un des plus grands musiciens de son temps.

Union de ces deux esprits, deux grands témoins d'une des plus grandes périodes de bouleversements, ce court poème composé dans le maqam de hüzzam avait ébloui le public de son époque et continue encore à éblouir par la force de cette répétition de la supplication, par la profonde tristesse née de la séparation. À travers les résonances de hüzzam, on ressent encore l'extrême pudeur de la poétesse à exprimer sa détresse et on vit toujours l'impact dévastateur de cette douloureuse séparation, de ce manque qu'elle sentait irremplaçable.

Surtout un soir du 19 Mai !



Derya Adıgüzel

Il n'y a pas d'échecs, il y a seulement des résultats

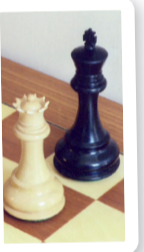
Dans notre culture, beaucoup de gens sont programmés pour craindre la notion appelée échec. Il y a des moments où nous réalisons des choses différentes de celles que nous souhaitons. Par exemple, nous avons tous eu des jours où nous avons échoué à un examen, où nous avons été déçus dans une histoire d'amour et où nous avons vécu des moments difficiles. Tout s'est mal passé. Le mot « résultat » est très important, parce que les gens qui réussissent voient toujours les choses de cette façon. Ils ne voient pas l'échec, ils n'y croient pas, ils n'y pensent pas.

Les gens se considèrent généralement comme ayant réussi lorsqu'ils obtiennent un résultat. Cependant, les gens « qui réussissent », ce sont des gens qui pensent que lorsqu'ils échouent, ils acquièrent une expérience instructive. Forts de cette expérience, ils démarrent de nouvelles expériences. En déterminant un nouveau plan d'action, ils obtiennent de nouveaux résultats. Les gens qui craignent l'échec pensent toujours à ce qui va mal dans leur esprit. C'est la seule raison qui les empêche de progresser vers le résultat qu'ils souhaitent atteindre. Avez-vous peur de l'échec ? Alors, que diriez-vous d'apprendre ?

Les grands dirigeants et les personnes qui réussissent agissent tous avec la conviction qu'ils ont créé le monde. La seule phrase que vous entendrez sans cesse devrait être : « Je suis responsable et je ferai ce qui est nécessaire ». Ce n'est pas un hasard si vous rencontrez plusieurs fois la même approche. Les gens qui réussissent croient qu'ils créent tout, peu importe que ce soit bon ou mauvais. S'ils ne l'ont pas fait avec leur style opératoire, ils l'ont fait avec la direction ou le niveau de leurs pensées. Aucun scientifique ne peut prouver que nous créons notre propre réalité avec nos pensées. Mais c'est un mensonge utile. C'est une croyance qui renforce d'autres croyances. Je crois que nous créons toutes nos expériences dans la vie à la fois avec nos comportements et nos pensées, et que nous pouvons apprendre de chacune d'elles.

Si vous ne pensez pas recréer le monde avec vos succès ou vos échecs, cela signifie que vous vous êtes abandonné au cours des événements. Cela signifie que vous ne pouvez pas contrôler les événements. Ainsi, vous devenez un outil et non une fin.

Prendre ses responsabilités, c'est une mesure de la force et de la maturité d'une personne. C'est également la base sur laquelle repose un ensemble de croyances qui permettent une interaction cohérente et collaborative. C'est aussi un exemple de croyance. Si vous ne croyez pas à l'échec et croyez aux résultats, vous n'aurez rien à perdre et beaucoup à gagner en prenant vos responsabilités. Si vous contrôlez, vous réussirez.



Eren M. Paykal

Touristes de tous les pays, unissez-vous...

L'été tant attendu arrive finalement avec le mois de juin. Bien que le tourisme se soit diversifié avec le temps en différents types (écologique, culturel, gastronomique entre autres), c'est généralement cette saison qui est prise en compte pour jauger le flux touristique de par le monde - le mois de juillet en constituant le pic.

La ville-empire Istanbul, destination du tourisme international par excellence, a accueilli en 2023 (11 premiers mois) 16 051 324 touristes étrangers, soit une hausse de 9 % et 1 336 850 personnes de plus par rapport à 2022. Pour le seul mois de novembre 2023, 1 288 610 touristes ont foulé les chemins de la ville aux deux continents : la palme d'or revenant aux Russes avec 135 696 personnes, suivis par les Allemands (89 810), les Iraniens (88 827), les Américains (61 566), les Britanniques (51 371), les Saoudiens (48 403), les Français (43 442) et les Italiens (36 842). Au total, des touristes de 195 pays ont visité la capitale économique turque ce même mois.

Néanmoins, pour le secteur du tourisme dans le monde, la préoccupation majeure des professionnels était de voir si les chiffres allaient atteindre ceux de la période pré-pandémique. Selon les données de L'Organisation mondiale du tourisme (OMT), cet objectif est heureusement en passe de se réaliser : dans son rapport analysant les sept premiers mois de 2023, l'OMT a annoncé que le nombre d'arrivées avait atteint 84 % des niveaux d'avant la pandémie. Le Moyen-Orient, l'Europe et l'Afrique sont les principaux bénéficiaires de ce redressement satisfaisant.

Selon le rapport, la demande touristique continue de faire preuve d'une résilience remarquable et d'une reprise soutenue,

même face aux défis économiques et géopolitiques majeurs. 700 millions de touristes ont voyagé à l'international entre janvier et juillet 2023, soit 43 % de plus qu'au cours des mêmes mois de 2022. Juillet a été le mois le plus chargé avec 145 millions de voyageurs internationaux enregistrés, soit environ 20 % du total sur sept mois.

Mais l'OMT insiste sur le fait que le tourisme devrait s'adapter aux nouveaux développements, soulignant la nécessité de construire un secteur plus inclusif, durable et résilient.

Résultats par régions



Toutes les régions du monde ont connu de forts taux de redressement du tourisme au cours des sept premiers mois de 2023, stimulés par la demande de voyages internationaux provenant de plusieurs grands marchés émetteurs.

Le Moyen-Orient a enregistré les meilleurs résultats entre janvier et juillet 2023, avec des arrivées 20 % supérieures aux niveaux d'avant la pandémie. La région continue d'être la seule

à dépasser jusqu'à présent les niveaux de 2019.

L'Europe, la plus grande région de destination au monde, a atteint 91 % des niveaux d'avant la pandémie, soutenue par une forte demande intra-régionale et des voyages en provenance des États-Unis.

L'Afrique a récupéré 92 % des visiteurs d'avant-crise sur cette période de sept mois et les Amériques, 87 % selon les données disponibles.

En Asie et dans le Pacifique, la reprise s'est accélérée pour atteindre 61 % des niveaux d'arrivées d'avant la pandémie, après l'ouverture de nombreuses destinations. La réouverture de la Chine et d'autres marchés et destinations asiatiques devrait continuer à stimuler les voyages à la fois dans la région et vers d'autres parties du monde.

Malgré cela, la reprise pourrait être perturbée par un environnement économique difficile et la prolongation des guerres en Europe de l'Est au le Moyen-Orient, causant l'évitement des régions concernées et mitoyennes, mais permettant aussi un plus grand intérêt pour les destinations exotiques comme les Amériques et l'Afrique par exemple.

Ci-joint, le baromètre de l'OMT comparant les performances du secteur par pays entre 2019 et 2023.

Bonnes et agréables vacances à toutes et à tous.

La société de l'abonnement

Bienvenue dans la société de l'abonnement

« C'est votre anniversaire. Dès six heures du matin, vous recevez des messages de la part des marques auxquelles vous êtes abonné, comme Netflix, Spotify ou Nespresso. Voilà ces nouveaux compagnons qui devancent vos proches en usant d'un ton affectueux – disons plutôt mielleux – et de formules telles que "cher, chère abonné(e)" ou "vous êtes précieux pour nous". Pour ce grand jour, ils vous offrent des cadeaux, des bons ou des petites réductions. Même si vous supprimez les mails, vous vous laissez doucement séduire. » C'est ainsi que Violaine des Courières résume notre nouveau modèle de société dans un article pour le journal Marianne. Bienvenue dans la société de l'abonnement...



La France est le troisième pays européen en matière de souscription, avec près de 50 millions de forfaits actifs en 2021. Les marques les plus plébiscitées sont les clubs de sport, Netflix, Deezer, les jeux en ligne et les applications sur Apple. Le journaliste Cyril Brosset explique qu'une étude sur le sujet a été menée en 2020. « Il apparaissait que les premières dépenses d'abonnement des Français appartenaient au secteur des loisirs », rapporte-t-il.

Seulement, bien que le concept de l'abonnement ait été popularisé par des plateformes comme Netflix ou Spotify, il est



à présent possible de souscrire à des abonnements pour avoir accès à tous les services possibles et imaginables. Qu'il s'agisse de films, de musique, de podcasts, de livraison

de nourriture, de jeux vidéo, de vêtements... Et même de brosses à dents !

Les dernières années ont été le terrain de développement d'une vraie économie de l'abonnement, tout en s'immisçant peu à peu dans nos vies quotidiennes.

Les marques jouent constamment sur l'émotion, qui est le premier ressort de ce marché du « lien ». Pour que les consommateurs ne se lassent pas et continuent de trouver une satisfaction dans leurs abonnements, le marketing est sans cesse à la recherche de nouveaux concepts innovants. Par exemple,



en plus de donner la capacité au client de pouvoir personnaliser sa box selon ses habitudes alimentaires, le géant HelloFresh, qui est spécialisé dans la livraison de repas cuisinés préparés avec des produits frais, joue actuellement sur la magie de Noël pour promouvoir un kit spaghetti, « Buddy the Elf ».

Nous faisons ainsi face à une véritable transformation sociétale, notamment vis-à-vis de la notion de « possession » des biens. Le modèle d'abonnement a infusé toute la société pour transformer de façon radicale les fondamentaux du XX^e siècle : la voiture par exemple, ne constitue plus l'objet de convoitise numéro un de la société de consommation capitaliste.

La possession du véhicule s'estompe de plus en plus chez les jeunes, pour des questions de coût, mais surtout d'habitudes de vie. Peut-on ainsi estimer que la société du bien que l'on possède est en train de mourir à petit feu ? Ce qui est certain, c'est que le fait de posséder des biens à long terme n'est plus une référence érigée en monument. Internet crée de nouvelles façons de consommer en appréhendant les attentes de chaque consommateur et en lui apportant une réponse selon ses besoins.



La sociologue Laurence Allard a d'ailleurs pu souligner que l'économie de l'abonnement a été popularisée et vulgarisée par Jeremy Rifkin dans son ouvrage

L'âge de l'Accès en 2000. Elle explique ainsi qu'être « abonné, adhérent, client, devient aussi important qu'être propriétaire. C'est de l'accès plus que de la propriété que dépendra désormais notre statut social. » Enfin, ce qui est vendu avec l'économie de l'abonnement, c'est une expérience individualisée, un service qui se substitue au bien.



* Hannah Berthomé

Survivre sans abonnement payant en 2024

Netflix, YouTube, Spotify... Ces abonnements payants pour des services, en particulier en ligne, semblent être incontournables dans la société contemporaine. Voici cependant un article d'une survivante de « l'ancien temps », une résistante de cette société de l'abonnement. En effet, d'après une étude menée par One Poll et JDN, seuls 2 % des Français ne sont abonnés à aucun bien ou service...

De la presse aux voyages en passant par des services de restauration, le système de l'abonnement plaît. Simple, il permet aux consommateurs d'avoir accès à une grande quantité de services ou de biens en échange d'un paiement mensuel. Parmi les plus récents, Netflix avec sa position omniprésente dans la société depuis les confinements liés à la pandémie de Covid-19, est l'exemple parfait montrant l'expansion constante de ce modèle. Le taux de croissance moyen en France du modèle de l'abonnement est d'ailleurs de 19 %.

Mais, moi, je résiste. Pourquoi donc ? Pourquoi ne ressens-je pas ce besoin devenu une évidence pour tant de personnes ? Pourquoi ai-je mis fin au peu d'abonnements que j'ai eus dans le passé ? Suis-je exclue de la société contemporaine ? Comment ma famille consomme-t-elle ? Voici autant de questions liées les unes aux autres et auxquelles je vais tenter de répondre au mieux.

Le fait essentiel par lequel commencer est la sensation, voire la conscience, de perdre de l'argent. Pour un salaire mensuel minimum en France, il m'est impossible qu'en plus des charges telles que l'eau, l'électricité, le loyer, la nourriture et les transports, de dépenser mensuellement une dizaine d'euros pour un seul service. Cette conviction de perdre 120 € par an me hante. Et même en ayant l'aisance financière suffisante, la question est : que choisir ? D'après les témoignages de mes

proches, il faut souvent s'abonner à la fois à Netflix, Amazon Prime et Disney + en ce qui concerne le streaming, parce que sur chacune de ces plateformes, « il n'y a rien de bien ». Accumuler donnerait donc plus de chance de trouver un bon programme. Or, payer pour se donner éventuellement une chance de trouver un seul bon programme n'est pas dans ma logique.

Autrement dit, les plateformes de streaming semblent être devenues des réflexes et effets de mode, plus que des choix rationnels. Et même s'il y avait un bon programme sur l'une des plateformes, cela ne vaudrait pas un abonnement mensuel. C'est par exemple ce qu'avouait un proche après avoir testé un abonnement à Canal+, la chaîne de télévision à péage par excellence en France. Certes, on peut y voir la cérémonie des Césars et des Oscars. Mais ce sont des événements si occasionnels ! L'abonnement limite les risques pour les entreprises, mais les ménages sont à la merci de l'offre du moment. Ils paient tous les mois, mais

n'apprécient vraiment que quelques programmes. En tout cas, c'est ce que je tiens des discours de mes proches.



Aussi, l'une des raisons les plus importantes à mon absence d'abonnement est le temps. N'ayant déjà pas le temps de profiter des services classiques de télévision en France comme France TV et autre Arte, je n'ai aucune raison de payer davantage et ne pas plus en jouir. Parce que l'étendue des chaînes gratuites est déjà immense, notamment grâce au système de replay disponible. Et mes activités favorites dans mon temps libre ne sont pas nécessairement casanières. J'aime sortir en ville, à la campagne, voir mes proches. Bien sûr, j'aime me détendre et me reposer. Mais quoi de mieux que de s'asseoir sur un banc au soleil toute une après-midi au parc et à ne rien faire. Le soir ? C'est là que je profite des services gratuits de télévision ou de YouTube quand je ne cuisine pas.

Mais il faut nuancer. Peu importent les habitudes de consommation et de vie, il existe un abonnement qui nous convient, d'où la force du modèle. C'est pourquoi j'ai

eu des abonnements par le passé et je recommencerai plus tard. Ce magazine jeunesse que je recevais dans ma boîte aux lettres tous les quinze jours et que je devrais en moins d'une heure me rend nostalgique. Mon club de tennis affilié à la FFT me manque aussi, car la motivation d'un groupe et d'un coach est invincible face à mes faibles velléités. Mais la résistance dont je parle est surtout celle vis à vis de divertissements, et de biens et services peut-être moins traditionnels.

En fait, la façon dont mes parents m'ont éduquée est probablement une cause de ces habitudes de consommation. Familialement

parlant, nous n'avons pas la culture de l'abonnement. Nous voyons ce modèle comme un piège commercial plus qu'un service utile à nos vies. En fait, nous ne nous sommes jamais réellement posé la question. La société de l'abonnement ne nous paraît pas naturelle, et jamais nous n'avons ressenti le besoin d'entrer dans cette pratique... Pour l'instant !



* Gabrielle Mahias

Présentateur de matinale : une vie de plateau, un rêve de terrain

À l'heure de grande écoute, Burak Tatari présente la matinale d'une des chaînes de télévision les plus regardées du pays, Sözcü TV. Connu du grand public, apprécié pour ses analyses internationales, le journaliste emmène Aujourd'hui la Turquie derrière le décor et fait la lumière sur les coulisses d'un plateau.

Le réveil sonne à quatre heures du matin. Istanbul est encore endormie, mais Burak Tatari s'affaire : il enfle sa cravate. Bleue, rouge, selon les jours. En une demi-heure, il a rejoint le studio de Sözcü TV, à seulement quelques mètres de son appartement. Il passe les portes de la rédaction et retrouve ses collègues, un café à la main. Avec lui, deux éditeurs et un producteur préparent l'émission de 7 heures, *Sabah Kahvesi* (« Le café du matin »). Que s'est-il passé dans le monde ? *Libération*, *The New York Times*, *Cumhuriyet*, nouvelles et tweets... les journalistes passent en revue les actualités, prennent des décisions éditoriales et préparent l'allocution médiatique. À six heures et demie, c'est l'heure du thé. Pas d'étape maquillage pour Burak Tatari, mais quelques dernières finitions dans les loges. Puis vient l'heure de l'antenne : générique, « Günaydın, İyi Günler, İyi Sabahlar », répète tel un refrain le présentateur d'une des émissions les plus regardées de Turquie.

Burak Tatari présente la matinale de Sözcü, dont il est devenu le nouveau symbole depuis l'année 2024. Pour analyser les informations internationales, ce jeune social-démocrate a l'avantage de parler plusieurs langues, dont le turc, l'anglais et le français. Des compétences acquises

grâce à ses études au lycée Saint-Joseph à Izmir puis lors de son master en sciences politiques à l'université Galatasaray. À 36 ans, le journaliste a travaillé pour l'hebdomadaire *Tempo*, pour la chaîne de télévision alternative *Medyascope* et enfin *Halk TV*, avant de passer les portes de Sözcü. Ce média, créé dans la foulée du journal du même nom fondé en 2007, s'impose comme une chaîne kémaliste et séculariste d'opposition au parti de Recep Tayyip Erdoğan, l'AKP. Se présentant comme un des principaux médias du pays, Sözcü devient en 2026 le quatrième journal le plus imprimé, avec 288 649 exemplaires tirés chaque jour. Pour le présentateur, l'idéal du jour-



nalisme est de « montrer ce que tout le monde ne peut pas voir ». Être un miroir du monde pour les téléspectateurs, c'est ce qui l'a poussé à décrypter les informations internationales. « J'essaye

d'adopter différents points de vue et opter pour la nuance, afin de permettre aux personnes de se faire un avis », explique le commentateur. Le journaliste confie être très attentif pendant l'émission, en reconnaissant sa responsabilité : « Si je me trompe, si je fais une faute, je mets en péril les trente personnes qui travaillent avec moi mais qu'on ne voit jamais ».

En matière de liberté d'expression, Burak Tatari connaît des détours pour éviter l'autocensure : « Si mon propos est trop risqué, j'emprunte la vision de quelqu'un d'autre et je le cite. Il faut trouver d'autres formules indirectes : dire les vérités par d'autres vérités ». Bien que la censure soit une réalité planant sur le métier, Burak Tatari reconnaît une différence par rapport aux risques encourus par les journalistes d'investigation : pour eux la prison, pour lui, des difficultés d'embauche. Il fait le lien avec le contexte politique : « Quand l'opposition gagne, nous avons plus de possibilités d'emploi. Quand on regarde les résultats des dernières élections, on sait qu'on a été écouté », lâche-t-il avec un sourire. Chaque 19 Mai, Sözcü publie un journal vide : dans les kiosques, seules des pages blanches avec le nom des journalistes y sont imprimées pour dénoncer les restrictions en matière de liberté d'expression.



Pour un journal et une chaîne de télévision de grande écoute, la pression des chiffres est une autre réalité. « Sözcü veut des personnages de télévision, ses présentateurs deviennent les enfants des grands-mères et on finit par faire partie de la famille », explique l'employé de cette chaîne populaire. Pour créer une relation avec l'audience, c'est avant tout de l'émotion dans l'émission.

En parallèle à cette vie de plateau, Burak Tatari rêve de terrain. Un paradoxe pour un caméléon du studio, où reportages et images du réel sont projetés depuis une boîte noire. Lorsque les tensions éclatent à partir du 7 octobre, le journaliste fait tout pour se rendre sur place. « Aucun collègue turc n'était sur le terrain, il fallait rapporter les faits. C'est la nature de notre métier », déclare-t-il. Il ira jusqu'à changer de média pour réaliser son objectif : fraîchement employé par Sözcü, la chaîne l'envoie à Jérusalem, Ramallah et Tel-Aviv pour diffuser ses directs. Pouvoir donner la parole aux Palestiniens, rencontrer des Israéliens et couvrir les conséquences de la riposte israélienne pour les habitants de Jérusalem et de Cisjordanie, c'était « le sommet » de sa carrière.

* Clara Marque

En Turquie, la guitare classique et ses cordes multiculturelles

D'une mélodie universelle, la musique, langage véhiculaire, a ce pouvoir de rassembler des cultures. Grande voyageuse, la guitare, a parcouru au cours de son histoire différents continents en harmonisant des influences multiculturelles.

C'est dans l'actuelle Turquie qu'on a trouvé un de ses ancêtres : sur le site d'Alaca Höyük, les archéologues retrouvent un instrument aux formes de guitare datant de 1500 av. J. -C. La guitare « classique » apparaît véritablement au Moyen Âge, avec le luth d'Europe de l'Ouest. Particulièrement influencée par l'Espagne, avec des guitaristes tels que Antonio de Torres, Fernando Sor, Francisco Tárrega, et plus tard Andrés Segovia, elle acquiert sa réputation moderne. De l'autre côté de la Méditerranée, l'Empire ottoman développe des instruments cousins à cordes pincées, comme le saz, le oud ou le bağlama. Si la guitare classique trouve d'abord son berceau en Occident, les musiques traditionnelles turque et persane comportent des similarités qui vont progressivement attirer la guitare en Anatolie. Deux guitaristes classiques nous racontent la manière dont ils participent à concilier cette région avec cet art musical.

« C'est un instrument qui souffre de sa réputation d'accompagnement », regrette le guitariste Emrah Koçak, « la plupart des gens voient la guitare comme une musique vieillissante du XIX^e siècle ». Begül Erhan,

professeure et guitariste professionnelle, est aussi de cet avis : « La guitare classique n'est pas assez connue ». Elle a alors eu l'idée de parcourir son pays, une guitare à la main, grâce au projet « Guitar in Anatolia », pour répandre le classique, jouer ses arrangements anatoliens et montrer la culture turque sous d'autres techniques mélodiques. « Quand on joue des musiques traditionnelles, les gens reconnaissent et ils ont plus d'intérêt. J'essaie d'ouvrir à cet art comme cela. Une manière d'introduire ma culture musicale à ma culture turque ! »

Emrah Koçak et Begül Erhan ont tous deux choisi de dédier leur vie à la guitare. Pour eux, il s'agit d'une vision, d'un mode de vie. L'un vit à Istanbul avec ses cinq guitares et joue des arrangements européens comme ceux de chansons d'Édith Piaf et de musiques de Chopin. L'autre vit à Ankara et préfère arranger des mélodies anatoliennes. Emrah Koçak, dont la guitare est devenue le métier depuis vingt ans, a déjà écrit un



album et donné de multiples concerts. « La guitare est mon moyen de m'exprimer », dit-il. Quant à Begül Erhan, elle a lancé sa carrière internationale en 2015, travaille son troisième album et s'impose comme la première femme guitariste classique de Turquie.

Pour créer, il suffit « d'être à l'écoute », affirme Emrah Koçak. Doigts sur le manche, oreille tendue, « je crée mes arrangements au feeling », confie-t-il. Capter la mélodie, battre la mesure et convertir la chanson sur la guitare : il s'agit d'être attentif à l'émotion provoquée. « Chopin, si on essaye en mi mineur, ça ne marche pas. Mais en mi majeur, tout de suite, c'est merveilleux ! », s'exclame l'artiste.

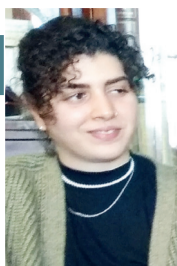
Afin de partager leur passion, les guitaristes ont aussi choisi la voie de l'enseignement. Cet instrument s'apprend majoritairement aux conservatoires d'État d'Istanbul et d'Ankara, à l'université Bilkent et Hacettepe à Ankara, ou en écoles de musique privées. Du



solfège aux arpèges, « si la guitare classique n'a pas la réputation qu'elle mérite en Turquie, c'est aussi à cause de son enseignement », regrette le Stanbouliote. Begül Erhan enseigne depuis 2010, pour des raisons financières, auto-performatives (« en enseignant, je me vois évoluer, progresser, explorer ! »), mais avant tout pour promouvoir l'éducation à cet instrument. « L'idée, c'est de fidéliser les élèves à leur guitare. Qu'ils découvrent son potentiel magique, grâce à une ouverture musicale intelligente », déclare la guitariste.

Le point commun entre ces deux artistes, c'est leurs premiers pas dans l'univers de la guitare : ils ont tous deux commencé en autodidacte. L'un étudiait l'économie, et l'autre l'espagnol. Progressivement, ils ont souhaité aller plus loin dans leur apprentissage. Begül Erhan a suivi des cours auprès de Mart Ichibal, et Emrah Koçak auprès d'Utku Özkanoglu, deux grands guitaristes « visionnaires ». Ils se souviennent de leur premier concert... « émouvant » et « à en faire tourner la tête ! »

* Clara Marque



Simruğ Bahadır

Perfect Days se présente comme l'un des films les plus ordinaires de l'histoire du cinéma. Racontant la vie d'un nettoyeur de toilettes, le film semble parler de la vie quotidienne ordinaire et monotone, mais il nous amène à nous poser des questions beaucoup plus profondes et philosophiques. Ce qui est particulièrement important à notre époque, à l'ère des médias sociaux, afin d'en tirer des leçons...

Le film ne se contente pas de raconter la vie quotidienne d'un nettoyeur de toilettes, il nous montre également l'amour et l'attachement à la vie de son personnage principal, Hirayama. Nettoyeur de toilettes à Tokyo, Hirayama se réveille chaque matin à la même heure, arrose ses plantes, rassemble ses affaires puis se prépare à aller travailler. Peu importe le temps qu'il fait, il regarde le ciel avec la même joie et commence sa journée. Il prend son café, monte dans sa voiture, met une cassette de sa collection parfaite de cassettes et écoute de la musique en se rendant au travail, c'est-à-dire au nettoyage des toilettes.

Nous sommes confrontés à un personnage qui est heureux, même en nettoyant des toilettes. Il accomplit son travail avec perfection. De petites choses le rendent heureux : le soleil, les arbres, les ombres et les reflets des gens. Il prend généralement des photos des arbres avec un appareil photo ana-

Perfect Days : le bonheur dans les petites choses de la vie

logique. Il apprécie d'être en harmonie avec la nature. Chaque soir avant de se coucher, il lit un livre, fait du vélo dans la ville pendant ses temps libres, ou ferme les yeux à la maison pour écouter de la musique depuis son lecteur de cassettes. En bref, il fait toutes ces choses de la vie quotidienne qui nous semblent banales. Mais à une différence près : il y trouve le bonheur.

En réalisant ce film, Wim Wenders veut nous montrer que la routine de la vie n'est pas ennuyeuse, mais qu'il est merveilleux de se réveiller chaque jour et de profiter de la vie. Peu importe ce que nous faisons, nous devons faire les choses correctement et de notre mieux jusqu'au bout...

Bien que *Perfect Days* puisse paraître ennuyeux à certains, il interpelle en nous amenant à nous poser des questions existentielles profondes. Surtout dans ces périodes où nous recherchons désespérément le bonheur et pensons ne jamais pouvoir l'atteindre. Hirayama trouve du plaisir dans chaque instant de la vie. Rien ne se passe vraiment dans sa vie, il ne vit pas de situations exaltantes, mais il nous montre comment il réussit à être heureux dans

un monde où les défis sont plus nombreux et plus difficiles que pour la plupart d'entre nous. En regardant ce film, nous aurons beaucoup de questions à nous poser : « Pourquoi ne suis-je pas heureux ? » ou « Est-ce que je fais mon travail correctement ? »... Ces questions nous hanteront, et peut-être trouverons-nous aussi le bonheur dans nos propres vies plutôt que de le chercher loin.

L'interprétation de Koji Yakusho est excellente. Malgré le peu de dialogues dans le film, Koji Yakusho nous raconte tout avec ses yeux, son regard. Nous voyons son bonheur, sa tristesse et son étonnement dans ses yeux. Il a d'ailleurs remporté le prix d'interprétation masculine

du dernier Festival de Cannes pour ce rôle. Il a réussi à nous montrer tout ce qu'il ressentait en établissant très peu de dialogues.

À l'ère des médias sociaux où notre attention est si dispersée, la question de la recherche du bonheur est très importante. De nos jours, nous pensons que la formule du bonheur est prescrite dans les nombreux livres de développement personnel, mais cela est trompeur : le bonheur est en fait sous nos yeux. Il est



caché dans ce que nous faisons chaque jour. Et une fois que nous l'avons trouvé, nous ne pouvons pas le perdre. En fait, le bonheur n'est pas toujours possible, et le film fait aussi allusion à cela. Hirayama n'est pas toujours heureux car il est humain. Il a aussi des moments de tristesse et de colère, bien sûr. Mais il se relève toujours et continue sa vie là où il s'était arrêté. Il se lève chaque matin à la même heure, quoi qu'il arrive, et ne manque jamais son travail.

En bref, *Perfect Days* nous montre vraiment la valeur des choses simples. Il nous montre à quel point des choses que nous considérons comme ordinaires peuvent être profondes et délicates. Il nous dit que nous devons trouver un sens à la vie et le poursuivre. Comme le titre du film l'indique, chaque jour peut être parfait, et cela ne dépend que de nous. Si vous cherchez le bonheur en dehors de vous-même, allez donc voir le film *Perfect Days*. Et vous n'oublierez jamais son message.



İrem Sera Böke

Plongée dans le monde des cascadeurs : The Fall Guy

Le film *The Fall Guy*, réalisé par David Leitch et écrit par Drew Pearce, est basé sur la série télévisée du même nom diffusée dans les années 1980. Avec Ryan Gosling et Emily Blunt, le film réunit Aaron Taylor-Johnson, Teresa Palmer, Stephanie Hsu, Hannah Waddingham et Winston Duke, tandis que Lee Majors, l'acteur principal de la série originale, fait une apparition surprise.

Colt Seavers (Ryan Gosling), autrefois l'un des cascadeurs les plus célèbres d'Hollywood, est physiquement et mentalement épuisé à la suite d'un accident survenu sur un plateau de tournage. Cependant, avec la disparition de Tom Ryder, l'acteur principal d'un film de studio réalisé par son ex-copine Jody Moreno, Colt retourne sur le plateau et sa vie entre à nouveau dans une période d'action. Alors que Colt s'efforce de retrouver la star disparue et de regagner Jody, il se retrouve mêlé à une conspiration criminelle complexe, dont il devient le principal suspect.

Le film du réalisateur David Leitch, qui possède une expérience de cascadeur de vingt ans, est un hommage aux cascadeurs, qui travaillent dans des conditions difficiles et sont souvent sous-estimés. Avec des acteurs comme Emily Blunt et Ryan Gosling, qui ont été nominés aux Oscars pour des films tels que *Barbie* et *Oppenheimer* en 2023, le film semble donner l'impression que ces derniers ont voulu participer à un film divertissant après des performances d'acteur difficiles. Car ce film est à la fois un film d'action et une comédie romantique, idéal pour regarder à la maison

un dimanche après-midi. Cependant, il semble que le réalisateur n'ait pas pu dépasser le succès de son précédent film *Bullet Train* (2022). *Bullet Train* se démarquait par sa capacité à transcender les clichés hollywoodiens du genre comédie-action, ainsi que par sa mise en scène visuelle et son décor unique. En comparaison, *The Fall Guy* est un peu plus prévisible et s'appuie sur des clichés. Néanmoins, le film réussit à remplir son objectif de divertissement.

La performance de Ryan Gosling dans le rôle de Colt est remarquable ; son engagement profond vis-à-vis de son personnage et son charisme offrent aux spectateurs une expérience de visionnage agréable. L'acteur est connu pour jouer chaque rôle avec sérieux, et son interprétation du personnage de Colt dans ce film ne fait pas exception à cette règle. Les scènes d'action où il conduit une voiture nous rappellent sa performance légendaire dans *Drive* (Nicolas Winding Refn, 2011).

Même si les performances individuelles d'Emily Blunt (Jody) et de Ryan Gosling sont assez spectaculaires, le film souffre d'un certain manque d'alchimie entre les personnages de Jody et Colt. Car il y a quelques lacunes dans la dynamique de ce couple, ce qui rend difficile pour le public de se concentrer sur le film. Il y a également un déséquilibre entre les genres comédie romantique et action.

Les nombreuses scènes d'explosion et l'intensité de l'action font passer la romance au second plan.

D'autre part, le film met en évidence la place des nouvelles technologies telles que le Deep-Fake dans l'industrie cinématographique. Il illustre l'impact des technologies basées sur l'intelligence artificielle sur les progrès de l'industrie, tout en abordant avec humour les risques associés à ces technologies.

Le film regorge par ailleurs de références et de subtilités. Par exemple, le film de science-fiction *Metalstorm* réalisé par Jody raconte une histoire romantique se déroulant dans l'espace, ce qui fait référence à la série de films *Dune* (Denis Vil-



leneuve, 2021-2024). L'environnement désertique de l'espace et les sons utilisés dans *Metalstorm* évoquent l'univers de *Dune*, ce qui amuse le public. De même, le choix de la musique dans le film, notamment l'utilisation des reprises et de l'original de la chanson *I Was Made for Lovin' You* de KISS, fait référence à la série originale et crée une atmosphère nostalgique pour les spectateurs.

Dans la séquence de fin de *The Fall Guy*, la présentation des clips montrant les cascadeurs du film pendant le tournage est un hommage à ces héros méconnus de l'industrie cinématographique, et met en lumière le travail acharné et le dévouement qui se cachent derrière les scènes d'action. En fin de compte, *The Fall Guy* offre une expérience de divertissement agréable à quiconque recherche un film d'action-comédie moderne à Hollywood.



Dr Gözde Kurt Yılmaz

L'épidémie de solitude

La solitude est l'un des plus grands problèmes de notre époque. Mais contrairement à la croyance populaire, les personnes qui souffrent de solitude ne sont pas seulement des personnes âgées ou en situation de handicap. Le groupe qui se sent le plus eseuilé compte aussi des jeunes.



Selon les données 2019 d'Eurostat, 6 % des adultes de l'Union européenne n'ont personne vers qui se tourner pour obtenir de l'aide en cas de besoin. Ce taux est le plus élevé en Italie et au Luxembourg, avec 13 %. Un adulte français sur trois vit seul, et 12 % de la population de plus de 12 ans n'a aucun cercle social comme de la famille, des amis ou des collègues. La New Economics Foundation estime que 1,2 million de Britanniques souffrent de solitude chronique. Et après l'Angleterre, le Japon a également créé le « Ministère en charge de la Solitude »...

Selon les données de l'Office national des Statistiques anglais, près de 200 000 personnes âgées en Angleterre vivent sans parler à quiconque pendant des mois. 85 % des jeunes handicapés se plaignent de la solitude. Celles qui deviennent mères très jeunes et arrivent dans le pays en tant que réfugiées se distinguent également comme le groupe le plus confronté à ce problème.

Le Royaume-Uni mène des campagnes de santé publique pour sensibiliser à ce problème et réduire la stigmatisation liée à la solitude. Après Tracey Crouch, qui fut la première ministre responsable de

la solitude en Angleterre, succéda Mims Davies. À la fin de sa première année de mandat, Davies a annoncé la création de 126 programmes et projets qui bénéficieraient du fonds gouvernemental *Building Connections Fund* pour un montant de 11,5 millions de livres sterling. Parmi ces projets, de nouvelles lignes de transport pour les personnes les plus exposées au risque d'isolement, des solutions numériques pour maintenir les Britanniques âgés en contact les uns avec les autres, et un soutien individuel aux personnes LGBT+ confrontées à la solitude. Davies a également lancé la campagne *#LetsTalkLoneliness* en juin 2019, en s'appuyant sur une étude menée en 2018. Au cours d'une semaine consacrée à la sensibilisation à la solitude, elle a soulevé le problème dans une vidéo sur Fa-



cebook visant à réduire la stigmatisation associée au sentiment de solitude.

Mais Boris Johnson, devenu Premier ministre du pays, a affecté cette ministre à un autre poste en juillet 2019. La lutte contre la solitude a alors été confiée à la baronne Diana Barran, devenue la troisième Ministre de la Solitude du pays en deux ans. De juillet 2019 à septembre 2021, la fonction a donc été occupée par Barran, à laquelle a succédé Stuart Andrew.

Au Japon, alors que la solitude est observée dans différents groupes d'âge - notamment les enfants, les jeunes, les femmes et les personnes âgées - l'augmentation des cas de suicide, en particulier chez les femmes et les jeunes, ainsi que la baisse des taux de natalité, comptent parmi les facteurs importants qui ont mené à la création du Ministère de la Solitude.

Dans le même temps, dans une grande chaîne d'épicerie aux Pays-Bas, la présence de caisses enregistreuses où les personnes âgées ou celles qui ont besoin de communiquer peuvent discuter avec les caissiers est un indicateur important de l'épidémie de solitude et du besoin

de communication. Ces supermarchés disposent également d'espaces où les clients peuvent se retrouver et discuter. La situation n'est pas très différente en ce qui concerne l'épidémie de solitude en Turquie. Selon les résultats de la recherche publiée par *Statista* en 2021, le taux de personnes âgées de 16 à 74 ans en Turquie qui déclarent « Je me sens rarement/ne me sens jamais seule » est de 32 %, tandis que le taux de personnes qui déclarent « Je me sens souvent/toujours/parfois seul » est au niveau de 46 %. Si l'on considère le nombre de ménages individuels en Turquie, le nombre de personnes vivant seules a augmenté de 77,2 % au cours des dix dernières années, pour atteindre 5,2 millions. Les provinces comptant le plus grand nombre de personnes vivant seules en Turquie sont respectivement Istanbul, Ankara et Izmir.

Par conséquent, l'État et les municipalités turques ont une grande responsabilité à assumer dans la lutte contre l'épidémie de solitude.

C'est donc au tour de la Turquie, peut-être, de créer un « Ministère en charge de la Solitude »...

Le but de la vie

Lorin Defne Kamacı est élève en classe de 10e au lycée Saint Michel. Passionnée de littérature, elle aime lire mais aussi écrire. Elle nous a fait parvenir le texte d'un essai qu'elle a écrit, pour sa publication dans le journal. Nous avons beaucoup aimé son article, merci Lorin Defne Kamacı.

C'est quoi, le but de la vie ? Le monde est à nos pieds, mais qu'est-ce qu'on en fait ? Je crois que nous attendons tous « le bon moment » pour faire les choses... Mais c'est quand ? Je vois fondre mon avenir, et la seule chose que je puisse faire, c'est regarder. Je veux lire tous les livres, regarder tous les films, faire des rencontres, visiter tous les pays... Juste vivre. Mais je suis dans mon lit, et tout ce que je fais, c'est dormir. Depuis le début, je suis très fatiguée, mais j'attends beaucoup de choses de la vie. J'aimerais par-

fois que les jours soient plus longs, que les livres soient gratuits, que nous puissions rire toute la journée sans souci, et surtout, que nous ne souffrions pas en grandissant. Le but de notre existence est-il juste de travailler pendant toute notre vie ? Je ne le pense pas, mais la plupart du temps, c'est l'impression que cela donne... C'est, peut-être, l'effet secondaire du fait de grandir, ou c'est que le capitalisme est en train de nous rattraper...

Ces dernières années,

je pense à ce qui se passerait si nous faisions ou agissions comme on l'a souvent souhaité, si nous poursuivions nos rêves « ridicules »... Je veux parler à tous ceux qui, à seize ans, pensaient que la fin du monde allait arriver. Car c'était aussi mon cas. Je pense que nous ne pouvons pas aller plus loin : même lorsque nous rêvons, nous pensons que le monde va s'arrêter avec nous, alors qu'au fond, nous savons tous que tout est plus grand que nous. C'est dans ces moments-là que je commence à penser au but de la vie, une fois de plus. J'ai toujours voulu avoir un impact sur le monde, du moins sur les personnes qui me sont proches, mais même cela me semble parfois impossible. Chacun se consacre tellement à ses propres idées qu'il n'a plus le temps d'écouter celles des autres. Je voudrais leur donner un avis sur beaucoup de choses : l'humanisme, le féminisme, la politique, les livres... Mais parfois, tout cela me semble si vain... Je pense que nous avons très peur de grandir, de franchir le cap des dix-sept ans. Toutes les chansons parlent de ça. Je pense que nous avons simplement peur parce que nous pensons que nous nous rapprochons d'un âge où nous devrions comprendre le but de la vie.



Je pense que ce que nous ne comprenons pas, c'est que la vie ne s'arrête pas lorsque notre premier amour rompt avec nous ou lorsque nous échouons à un examen. La vie ne s'arrête pas lorsque nous perdons le contact avec nos amis d'enfance ou lorsque nous mangeons une part de gâteau supplémentaire. Nous sommes

tous des adolescents qui essaient de comprendre la vie, et le problème est que nous agissons tous comme si nous n'étions pas confrontés aux mêmes problèmes. Nous sommes tous si méchants les uns envers les autres, si intolérants, comme si nous, nous ne nous énervions pas pour les moindres détails... Et

c'est dévastateur. Le monde est cruel, donc nous ne devons pas l'être. Je voudrais terminer en partageant avec vous un poème anonyme anglais :
*Ils disent que les jours paraissent longs
 Et les années courtes ;
 Mais les cours étaient lents, les semaines encore plus ;
 Mais, ah ! tout ce temps, qu'il soit rapide ou lent, a été ma vie,
 Et j'ai simplement continué à la regarder s'écouler.*



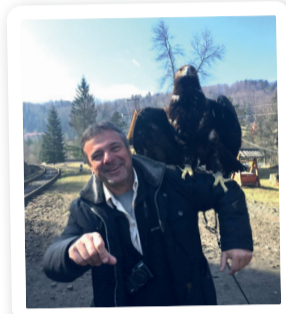


Gisèle Durero-Köseoğlu

Comment peut-on écrire une cinquantaine de livres en vingt ans ? C'est pour répondre à cette question que je suis allée rencontrer l'écrivain-voyageur turc, Bülent Demirdurak, auteur de récits de voyages, de guides touristiques et d'essais historiques. Après des études au lycée francophone de Galatasaray puis à la Faculté d'Économie de Marmara, il devient guide touristique en français et accompagne environ deux-cent-cinquante tours en Turquie. Cependant, en dehors de ses voyages professionnels, il ne cesse de parcourir le monde et se rend dans une centaine de pays. Ce qui le conduit, en 2003, à faire éditer son premier livre, *Quatre endroits de notre planète (Yuvarlak Dünyanın Dört Köşesi*, Éditions GiTa Yayınları). Cette publication marque le début d'une création considérable puisqu'il va enchaîner une multitude de livres de voyage, dont la plupart sur des pays différents, comme la France, le Pérou, la Bolivie, le Mexique, le Guatemala, le Portugal, l'Espagne, la Tunisie, le Japon, difficile de les citer tous... Sa méthode d'écriture ? Commencer la recherche sur un lieu étranger par une étude de son histoire et de sa littérature. Ensuite, se rendre plusieurs fois sur place, partager la vie des habitants et tenter de comprendre leurs coutumes.

Une cinquantaine de livres en vingt ans ou l'œuvre d'un écrivain-voyageur

Les endroits où il a voyagé le plus, une vingtaine de fois, sont la France, le Mexique, l'Inde, le Pérou, le Japon et l'Iran. Pour l'Inde, il a effectué pas moins de trente séjours avant de commencer à rédiger. Chacun de ses livres de voyage est d'ailleurs écrit dans une optique différente, en fonction de l'endroit. Quels sont les pays qui l'ont le plus impressionné ? Le Japon, parce que la différence de culture y est telle, dit-il, qu'en ne cessant de s'étonner à chaque seconde et d'avoir l'impression de ne rien comprendre, c'est là qu'on finit par apprendre le plus de choses ; et ensuite l'Iran, pour les merveilles préservées de la culture persane mais aussi parce que l'image qu'on en a développée avec nos préjugés semble assez éloignée de la réalité. Il a également beaucoup écrit sur l'Anatolie, à cause des civilisations différentes qui s'y sont succédé et y ont laissé une multitude de vestiges exceptionnels, ceux du néolithique, comme Göbeklitepe, mais encore ceux des Assyriens, des Hittites, des Phrygiens, des Lydiens, et sept-cents sites pour le seul monde gréco-romain ; d'autre part, pour



la magnificence de ses paysages où l'on peut aujourd'hui pratiquer des sports hors du commun, la variété de sa nature caractérisée par de nombreuses espèces endémiques et la richesse de son folklore ou de sa gastronomie. Il rappelle enfin que c'est sur la terre d'Anatolie que se sont déroulées de nombreuses batailles parmi les plus célèbres de l'Histoire, par exemple la bataille du Granique entre Alexandre et les Perses, celle de Magnésie entre les Romains et Antiochos III, celle de Manzikert entre les Turcs seldjoukides et les Byzantins... Les recherches historiques effectuées pour mieux appréhender chaque pays l'ont d'ailleurs conduit à reprendre, en 2016, cinq ans d'études à la Faculté d'Histoire de l'Université d'Istanbul. Passionné par l'époque de la Guerre d'Indépendance (1919-1922), de la fondation de la république turque et des réformes opérées par Atatürk, il a consacré à cette période un livre portant sur la Bataille des Dardanelles et deux sur la république, comme *Le 30 août 1922 ou la voie de la république* et *Le 23 octobre 1923 ou la fondation de la république*. Il intervient en outre dans



des émissions de radio pour en parler, donne des conférences et se rend dans les écoles pour enseigner aux élèves l'histoire récente de leur pays. Quand écrit-il ? Il se lève à quatre heures du matin afin de profiter du silence lorsque tout le monde dort et travaille jusqu'à dix heures. Après, lorsqu'il n'est pas en voyage, il consacre une partie de son temps à une autre de ses passions, celle des animaux. Il s'est en effet donné pour mission quotidienne de nourrir et de faire soigner les chiens et chats errants de la ville d'Istanbul. Il s'est aussi constitué, dans tous les pays où il est passé, une collection de photographies avec des animaux exotiques, comme un aigle noir en Ukraine, un lémurien à Madagascar, un alpaga au Pérou ou une souris du désert en Tunisie. Que souhaiter à cet écrivain dont le nombre de publications pourrait figurer au *Livre Guinness des records* ? Rien de moins qu'une cinquantaine d'autres livres...

Monsieur Ender Üstüngel décoré Chevalier dans l'Ordre des Palmes académiques

Ender Üstüngel, directeur adjoint du lycée français Saint-Joseph d'Istanbul, se souviendra du mercredi 22 mai 2024. Son travail d'enseignant s'est vu récompensé par l'État français qui lui a décerné le titre de Chevalier dans l'Ordre des Palmes académiques.

C'est dans une ambiance extrêmement joyeuse mêlée d'immense fierté qu'une centaine de personnes se sont retrouvées sous le préau du lycée Saint-Joseph à Kadıköy, le mercredi 22 mai dernier en fin d'après-midi. Entre sourires et accolades, toute la communauté éducative du lycée et des représentants de la France, dont Madame Sylvie Lemasson, conseillère culturelle à Istanbul, ont honoré dans la joie le travail d'un homme passionné : Ender Üstüngel.

Ender Üstüngel, de nationalité turque, a été lui-même élève au lycée Saint-Joseph et s'est toujours intéressé à la culture française. Devenu francophone par le travail et la détermination, il est un scientifique dans l'âme, plus précisément informaticien. Diplômé de l'Université Technique d'Istanbul en génie électronique et en télécommunication, puis de l'Université de Marmara, il a remporté de très nombreux et prestigieux prix dans sa carrière. En 1999, il gagne le Prix d'Excellence aux Septièmes Olympiades Scientifiques Nationales de TÜBİTAK en informatique. Cinq ans plus tard, il obtient le premier prix au Concours de Sites Web des Lycées de Turquie. Il a également obtenu le prix spécial du Concours de Palmarès en ligne organisé par la Fondation 1884 notamment.



Après avoir été professeur d'informatique et sous-directeur du Centre Bilkur de Kadıköy entre 1991 et 1993, il retrouve le lycée Saint-Joseph où il va enseigner les sciences informatiques et fonder le premier laboratoire informatique de l'école. Il donne en parallèle des conférences à l'Université de Marmara. À l'origine de nombreux projets dans l'établissement depuis son arrivée en tant qu'enseignant, il a créé le site internet du lycée dont il est toujours le webmaster ; il y a également organisé des clubs comme celui de pilote de drone. Sa passion et ses compétences pédagogiques lui ont valu de se voir décerner en 2007 le Prix d'Excellence de la Direction de l'instruction publique de Kadıköy. Enseignant très apprécié pour ses qualités pédagogiques, son travail acharné et

aussi son humour, Ender Üstüngel est aujourd'hui directeur adjoint du lycée Saint-Joseph, et ce depuis 22 années. Il codirige la stratégie de représentation du lycée auprès des institutions turques, notamment le Ministère turc de l'Éducation. En reconnaissance du travail accompli, L'État français a souhaité lui décerner le titre de Chevalier des Palmes académiques.

Madame Sylvie Lemasson, conseillère de coopération et d'action culturelle et directrice générale de l'Institut français, lui a donc remis les insignes de l'Ordre au nom de la ministre de l'Éducation nationale et de la Jeunesse Nicole Belloubet. La remise de cette distinction honorifique est aussi un événement tout particulier pour le lycée Saint-Joseph qui, par cette décoration napoléonienne, se voit hono-



rer pour l'excellence de son enseignement et l'engagement de son corps professoral. À ce moment très fort, Ender Üstüngel a d'ailleurs eu une pensée toute particulière pour le Frère Pierre Caporal, qui lui avait donné l'envie d'enseigner à l'époque où il était son élève.

Pour Ender Üstüngel, nouveau Chevalier des Palmes académiques, cette nomination représente la reconnaissance par la République française de son travail dans la coopération éducative entre la Turquie et la France, à travers 32 années passées au service des jeunes, une récompense officielle pour son travail assidu et son dévouement. Cette distinction honorifique lui insuffle un regain d'énergie et une motivation particulière pour ses futurs projets, alors qu'il arrive en fin de carrière. L'un de ses objectifs avant de prendre sa retraite, dit-il, est de porter à 20 le nombre d'anciens élèves enseignant dans le lycée. Depuis ses débuts dans les années 1990, pas moins de 16 anciens élèves du lycée Saint-Joseph ont suivi ce parcours ! Encore un joli but à atteindre pour cet amoureux des valeurs de l'enseignement et de la transmission des savoirs.





Sirma Parman

Controverse royale : le nouveau portrait de Charles III

Avez-vous vu le premier portrait officiel du roi Charles ? Il a vraiment causé beaucoup de remous en Angleterre. Insolite et frappant, ses teintes profondément rouges ont choqué le public. Réalisé par le célèbre artiste londonien Jonathan Yeo, le portrait a été critiqué pour sa palette de couleurs audacieusement rouge sang. Explorons ensemble l'approche de l'artiste, cherchons les détails cachés du portrait et parlons des critiques..., ça va être passionnant.

Dans les vastes salles du palais de Buckingham, un nouveau chapitre de la peinture royale se dévoile avec la présentation du premier portrait officiel du roi Charles III. Commandé en 2021, alors que Charles était encore prince de Galles, le portrait est un tableau vivant de l'évolution royale et personnelle de l'actuel souverain. Vêtu de l'uniforme distingué des Welsh Guards, attestant de son rôle de longue date (depuis 1975) en tant que colonel régimentaire, Charles est représenté sur un fond de rouges profonds, d'oranges et de bruns foncés.

La narration artistique de Jonathan Yeo est aussi transformatrice que le monarque qu'elle célèbre. Le tableau, riche en embellissements symboliques, met en scène un papillon monarque délicatement posé sur l'épaule de Charles, symbolisant la métamorphose et la continuité.

Bien que le palais ait exprimé son approbation, l'accueil du public a été mitigé. Si certains commentaires sur le post Insta-

gram officiel de la famille royale décrivent l'œuvre comme « spectaculaire » et « impressionnante », d'autres critiquent la dominante rouge de la toile, considérant que le portrait est plutôt macabre, comme si le roi baignait dans le sang. Certains y voient une sombre évocation



des effusions de sang coloniales dues à l'impérialisme britannique. D'autres enfin pensent que la couleur rouge symbolise le sang de la princesse Diana sur les mains de Charles, insinuant qu'il est responsable de sa mort...

Ces interprétations contrastent fortement avec l'intention probable de l'artiste de représenter un changement vibrant et plein de vie. Mais elles montrent que ce portrait a vraiment captivé le public, et que certaines personnes n'ont pas hésité à le critiquer de manière assez tranchée ! La palette rouge sang a également été évoquée par *The Cut*, qui a déclaré que « le visage de Charles ressemble à un spectre de la mort désincarné flottant entre des coups de pinceau violents ». Ainsi, non seulement le public, mais aussi de nombreux critiques d'art n'ont pas apprécié le portrait. D'autres critiques pensent que Charles a accepté de révéler ses défauts et sa mortalité, et qu'il l'affirme à travers ce portrait. Hon-

nêtement, je n'en suis pas si sûre ! Pour moi, le rouge fait définitivement penser au sang, à l'enfer, à Satan et à toutes ces choses effrayantes.

Bien sûr, je ne suis pas experte en matière de portraits royaux. Nous savons que Charles, contrairement à sa mère, la reine Elizabeth, est très ouvert à la modernité. Ainsi, son choix d'un portrait moderne ne m'a pas surpris, je l'ai même apprécié. Il aurait même pu opter pour un portrait encore plus abstrait. Cependant, je ne pense pas que le tableau réalisé par Yeo puisse susciter chez quiconque des sentiments positifs à l'égard de son modèle. Je ne comprends pas comment le roi Charles, son épouse Camilla et les dizaines de conseillers qui l'entourent ont pu approuver ce portrait. Je suis curieuse de savoir ce que vous en pensez. Yeo a-t-il réussi à capturer la « profonde humanité » de Charles dans cette œuvre ? Ou l'a-t-il plutôt fait ressembler à un démon ?

Paul Auster nous a quittés

Le grand auteur américain Paul Auster est décédé le 30 avril dernier à Brooklyn à l'âge de 77 ans. Il nous laisse une trentaine de romans, essais, trilogies, autobiographies et autres productions.

Connu pour son style d'écriture supposément hasardeux, le New-Yorkais était issu d'une famille juive venue d'Europe centrale ayant immigré aux États-Unis. Il trouve sa voie dans la littérature pendant son adolescence. Auster raconte en effet au *Monde* en 2018 qu'à l'âge de 14 ans, un événement particulier avait changé sa vie et sa façon de voir les choses. Lors d'une marche, le randonneur qui le précédait avait été frappé par la foudre, et était mort sur le coup. Il sut alors, dit-il, que « l'imprévisible était la loi » et que « tout pouvait arriver à tout moment ». Sa touche d'écriture était trouvée. De même, au festival « Le Goût des Autres » au Havre en 2018, il déclare qu'un an après ce drame hors du commun « j'ai découvert Crime et Châtiment de Dostoïevski. Ce livre m'a totalement transformé au point que je me suis dit : si écrire un livre peut apporter une telle émotion, alors, c'est ce que je veux faire. »

Paul Auster étudie ensuite à la très réputée université de Columbia, où il se penche sur les littératures française, italienne et anglaise. Et dans les premières années de sa carrière, l'auteur aux multiples récompenses littéraires travaille en tant que traducteur d'auteurs français tels que Jean-Paul Sartre, Stéphane Mallarmé, Guillaume Apollinaire ou Jacques Dupin. Il commence aussi la rédaction de certains de ses romans, comme *Moon Palace* (1990). Mais en 1979, de tristes événements surviennent. Les difficultés économiques se sont accumulées depuis des années, il divorce d'avec sa première femme Lydia Davis, et son père Samuel Auster, qu'il voyait rarement, meurt à 66 ans seulement. Ce dernier élément

l'amène à se questionner sur les rapports père-fils, et il écrit *L'invention de la solitude* en 1982. Ce livre libère Paul Auster dans sa vie et dans son écriture. Il est pour de bon sur la scène littéraire américaine.

Dans les années 1980, il rencontre sa deuxième épouse et enchaîne les publications : *Fausse balle* en 1982, qu'il a signée Paul Benjamin, *Art de la faim* en 1982, *Effigies murales* en 1987.

Cependant, c'est sa trilogie new-yorkaise qui consacre sa popularité auprès du public et de la critique, avec *Cité de verre* en 1985, *Revenants* en 1986, et *La chambre dérobée* la même année. Son style s'affirme encore plus avec une certaine projection entre l'auteur et ses personnages : dans le dernier volet de la trilogie, un des personnages s'appelle Paul Auster. Cette personnalisation littéraire intervient aussi dans *Léviathan* en 1992 où un personnage est Peter Aaron. L'écrivain remporte le Prix Médicis étranger avec cette dernière œuvre.

Attiré depuis des années par le cinéma, Paul Auster ne réalise pas moins de 7 films dans les années 1990 et 2000. Lors de son premier voyage en Europe dans les années 1960, il n'avait pas osé étudier la cinématographie à l'IDHEC à Paris, quand bien même il en rêvait. Il avait néanmoins créé des films muets, sans succès. Mais en vrai passionné du neuvième art, l'élan de la littérature lui permet alors de prendre une revanche sur sa timidité d'autrefois. Cette période cinématographique n'empêche pas l'auteur d'écrire des textes appréciés de la critique, comme *Une vie dans les mots : Conversations avec I. B. Siegmundfeldt* en

2021 ou *Chronique d'hiver* en 2013. C'est d'ailleurs dans les années 2000 qu'il remporte le plus de prix : le Prix Odyssée en 2002, le Grand prix Metropolis bleu en 2004, et devient Docteur Honoris causa de l'université de Liège en 2007...

Puis les années 2010 sont une période de retour à la tradition américaine. En 2017, le monumental roman *4 3 2 1* propose quatre chemins différents que le personnage Ferguson peut emprunter. Ce livre de mille pages environ est un immense projet pour Paul Auster. Ne sortant plus pendant des années pour l'écrire, il commence ce chef-d'œuvre à l'âge de 66 ans, soit l'âge auquel son père Samuel était décédé. À la sortie de ce livre en France en 2018, il déclare : « Vivre plus longtemps que lui me donne l'impression d'une transgression ».

Après des décennies de succès, ces trois dernières années furent très difficiles pour Paul Auster. Son fils, le photographe Daniel Auster, meurt d'overdose à l'héroïne à l'âge de 44 ans, après avoir été inculpé d'homicide involontaire suite au décès de sa fille Ruby, âgée de dix mois, victime d'une intoxication à l'héroïne combinée à du fentanyl. Et en 2023, l'épouse de Paul



Auster annonce que son mari est atteint d'un cancer des poumons...

Paul Auster est mort le 30 avril dernier, à New York, la ville de sa vie, qu'il aura su porter comme décor incontournable de ses romans aux innombrables moments hasardeux.

* Gabrielle Mahias.



Uludağ İçecek Türk A.Ş. tescilli markasıdır.

Vive l'amitié belgo-turque

60^e anniversaire de la signature de la convention d'immigration

L'Ambassadeur de Belgique en Turquie Monsieur Paul Huynen : « La Turquie dispose d'une diplomatie dynamique et de grande qualité »

En poste depuis trois ans et demi à Ankara, l'Ambassadeur de Belgique en Turquie, S.E. Monsieur Paul Huynen, est ravi de son expérience turque, l'une des meilleures, dit-il, qu'il ait vécues dans sa carrière.



Ambassadeur de Belgique en Turquie depuis plus de trois ans, Paul Huynen arrive peu à peu à la fin de son mandat. L'occasion pour lui de dresser un bilan tant personnel que sur les relations entre les deux pays. Le diplomate tient d'emblée à souligner la qualité du travail diplomatique mené par la Turquie. Depuis les années 1990 où, dans le cadre de l'OTAN, il rencontrait des représentants turcs dans les réunions liées au Caucase, il a toujours été témoin de la grande importance accordée par la Turquie aux pourparlers avec ses partenaires étrangers. Paul Huynen considère ainsi que son travail en Turquie a été particulièrement fécond. « La Turquie, c'est l'un des meilleurs postes de ma carrière diplomatique depuis plus de trente ans. Et ce n'est pas pour être gentil avec la Turquie ; c'est vrai, c'est du fond du cœur », affirme-t-il. Que ce soit à travers les liens avec le Ministère des Affaires étrangères turc, les autorités locales comme les gouverneurs ou les maires, ou la chambre de commerce, Paul Huynen considère que « c'était une diplomatie exceptionnelle ».

Par ailleurs et suite aux récents événements, poursuit Paul Huynen, la Turquie présente un très large panel de sujets à traiter, ce qui encore une fois rend le travail d'ambassadeur passionnant. Le pays lui-même, par sa position géographique particulière entre l'Asie et de l'Europe, aux portes du Moyen-Orient, se trouve naturellement au centre de l'échiquier diplo-

matique dans la région. De par ses frontières, la Turquie entretient des relations intenses et multiples avec de nombreux pays, ce qui est très stimulant pour un ambassadeur car cela lui permet, dit-il, « d'apprendre beaucoup de choses dans le cadre de nos propres relations bilatérales avec ces pays-là ». Durant sa mission en Turquie, l'ambassadeur a ainsi évolué dans une conjoncture mouvementée, marquée principalement par la guerre en Ukraine et les efforts de la Turquie dans ce conflit, la guerre entre le Hamas et Israël et la position adoptée par la Turquie, et enfin les tremblements de terre dans le Sud-Est du pays en 2023. Dans des situations aussi complexes, souligne Paul Huynen, la Turquie a toujours tenu à aborder et traiter ces questions avec le plus grand sérieux.

L'Ambassadeur de Belgique tient bien sûr à évoquer la beauté du pays et sa richesse culturelle, qui ont rendu ses années turques inoubliables : en particulier, l'hospitalité de la population, la richesse culinaire, et naturellement l'histoire. Il a parcouru le pays et découvert plus d'une centaine d'endroits fabuleux, et ses trois années de mandat ont passé vite. « Je pense que j'ai acquis une vue tridimensionnelle de la Turquie, et qu'il faudrait quatre années de plus pour en apprendre plus sur le pays », dit-il.



Cadre de travail intéressant et agréable donc. Mais avant tout, souligne Paul Huynen, ce poste diplomatique est très important pour la Belgique en particulier car il s'inscrit dans une continuité historique. Les relations du Royaume de Belgique avec l'Empire ottoman ont en effet été instaurées en 1838, soit peu après

la naissance de la Belgique, avec le *Treaty of Friendship and Commerce*. Et depuis, l'amitié et le commerce constituent toujours le fondement des relations entre les deux pays, en ce compris après le passage de l'Empire ottoman à la République de Turquie. La Belgique a ainsi été parmi les premiers pays à suivre Mustafa Kemal Atatürk à Ankara, ce qui lui a d'ailleurs conféré l'avantage de placer sa représentation diplomatique sur le très beau boulevard Atatürk. D'autre part, l'Empire ottoman fut l'un des premiers pays à instaurer des relations diplomatiques avec le Royaume de Belgique à sa création. Autrement dit, indépendamment des prises de positions respectives de la Turquie et de la Belgique dans leurs relations internationales, l'amitié entre les deux pays est bien ancrée. Aujourd'hui, les relations se sont intensifiées, et on observe depuis des décennies un contact certain entre les populations. La convention sur l'immigration (« Accord entre la Belgique et la Turquie relatif à l'occupation des travailleurs turcs en Belgique du 16 juillet 1964 »), qui va donc fêter ses 60 ans, a poussé de nombreux Turcs à s'installer d'abord dans la province du Limbourg, autour des industries du charbon et de l'acier. Par ailleurs, plus de 500 000 touristes belges profitent du soleil de la riviera turque ou des grandes villes l'été. On estime aussi qu'environ 12 000 Belges vivent en permanence en Turquie. Plus encore, les relations commerciales entre les deux pays sont très importantes, ce qui compte pour la Belgique dont la richesse provient à 80 % de son commerce extérieur. En 2020, le volume du commerce entre les deux pays s'élevait à environ 9,5 milliards d'euros, pour atteindre, en 2023, 13,3 milliards d'euros.

En clair, le traité de 1838 a gardé tout son sens aujourd'hui. La question de l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne est certes délicate et difficile depuis des décennies, mais cela n'a pas affecté les bonnes relations turco-belges. L'Ambassadeur Paul Huynen s'apprête ainsi à quitter Ankara, dans la plénitude de sa satisfaction professionnelle et de ses riches souvenirs.

Gabrielle Mahias

Vivre à l'intersection de deux cultures



Cette année, la Belgique et la Turquie célèbrent le 60^e anniversaire de la signature de la convention d'immigration entre nos deux pays.

Pourquoi fêter un tel événement ? La migration est un phénomène intemporel. Les êtres humains se sont toujours déplacés pour vivre, travailler ou étudier. On pourrait dire que nous sommes tous, d'une manière ou d'une autre, le résultat d'une migration. Néanmoins, en tant que consulat de Belgique à Istanbul, nous souhaitons marquer cet anniversaire, car il ne s'agit pas d'un simple fait historique ou diplomatique. Le traité de migration de 1964 entre nos deux nations a créé un cadre qui fut pour des milliers de personnes et de familles le début d'une nouvelle vie, une vie partagée entre deux pays et deux cultures. Vivre à l'intersection de deux cultures est une richesse inestimable, mais comporte également ses défis. La migration a non seulement contribué au développement personnel des migrants et de leurs familles, mais elle a aussi joué un rôle crucial dans le comblement des pénuries de main-d'œuvre, enrichissant ainsi l'activité économique et la diversité culturelle de la Belgique. Parallèlement, le lien avec le pays ou la région d'origine demeure fort et vivant. Soixante ans représentent trois générations. Chaque génération a vécu et continue de vivre ce parcours migratoire à sa manière unique, apportant avec elle ses propres expériences et contributions. Dans la vie d'une personne, 60 ans est un anniversaire important, marquant souvent une étape de réflexion et de célébration. On organise une grande fête et on invite toute la famille, les amis, les collègues, les copains et copines de jeunesse, les voisins...

Avec le festival Gurbet Kuşu Fest, le Consulat général de Belgique souhaite refléter cette expérience. Nous souhaitons mettre les trois générations à l'honneur. Le 29 juin à Santral (Université Bilgi), nous invitons toute la communauté belgo-turque ainsi que tous les amis de la Belgique à Istanbul pour une journée festive, animée par quelques « stars » de l'immigration belgo-turque : Kubat, Doğukan Manço, Zeynep Sever Demirel, Ali Pınar, Karl Talip et bien d'autres seront de la partie. Les visiteurs pourront savourer des spécialités culinaires belges et turques, et de nombreuses activités ludiques sont prévues pour les enfants. L'entrée sera gratuite.

C'est pourquoi j'espère vivement vous retrouver le 29 juin à Santral (Bilgi University) pour célébrer ensemble l'amitié belgo-turque. Rejoignez-nous pour une journée inoubliable, marquée par la joie, le partage et la découverte culturelle !

Tim Van Anderlecht Consul Général



İsmail Erdoğan : 1^{ère} génération



Il continue de se produire sur scène depuis plus de 50 ans et reste un symbole de la communauté turque en Belgique grâce à sa musique.

İsmail Erdoğan est né en 1947 à Eskişehir, en Turquie. Il est l'un des quatre enfants de Mustafa et Ünzile Erdoğan. Il a passé son enfance à Eskişehir, où son intérêt pour la musique a commencé à se manifester lorsqu'il a commencé à jouer du saz, l'instrument de son père, pendant ses années de collège. Le saz était une grande source d'inspiration pour lui.



En 1964, à l'âge de 17 ans, sur l'invitation de son oncle, Erdoğan émigre en Belgique. Son oncle travaillait dans les mines du Limbourg et souhaitait que le jeune İsmail poursuive ses études là-bas pour avoir un meilleur avenir. Cependant, en raison de son faible niveau de néerlandais, Erdoğan doit abandonner ses études et commencer à travailler dans les mines de charbon à temps partiel, puis à temps plein. Il n'oubliera jamais les difficultés des conditions de travail au fond de la mine.

Après avoir accompli son service militaire en Turquie de 1967 à 1969, Erdoğan retourne en Belgique avec son épouse Hatice. Il y travaillera dans une usine automobile jusqu'à sa retraite après 25 ans de service. Le couple Erdoğan a trois enfants et cinq petits-enfants. La famille Erdoğan réside toujours en Belgique.

Après sa retraite, en 2000, Erdoğan achète un ancien magasin de vélos à Beringen et le transforme en un club de musique et une association. Jusqu'en

2016, il y donne des cours de saz pour préserver la culture turque. Le club de musique a attiré l'intérêt des Turcs mais aussi des Belges et compte actuellement 1500 étudiants, nous dit Erdoğan. Car les contributions d'Erdoğan à la musique ne se limitent pas à la communauté turque, elles ont également touché les Belges. Même avant sa retraite, Erdoğan se produisait lors de mariages et autres événements avec son orchestre, l'« Orchestre Patriote İsmail Erdoğan ». En 1979, il a enregistré une cassette dans le studio d'un ami à Tongeren. Sa chanson intitulée *Charbonnage*, dédiée aux mineurs turcs en Belgique, aborde les conditions de vie difficiles des travailleurs immigrés dans les années 60. Erdoğan est reconnu comme un ambassadeur culturel de la communauté turque en Belgique. Il a préservé la culture turque grâce à sa musique et à son saz, contribuant ainsi à la richesse pluriculturelle de la Belgique. Ses orchestres se produisent lors de cérémonies et divers événements culturels, touchant un large public.



Erdoğan et sa femme ont célébré leur 50^e anniversaire de mariage il y a deux ans. Cette longue union symbolise leur dévouement l'un envers l'autre, et tout ce qu'ils ont accompli ensemble. Erdoğan, qui continue de se produire sur scène, reste un symbole de la communauté turque en Belgique grâce à sa musique.

Propos recueillis par Zeynep Bilgin

La deuxième génération : Zeynep Demirel

Représentante de la deuxième génération d'immigrants entre la Turquie et la Belgique, Zeynep Demirel se sent avant tout « citoyenne du monde ». Voici son portrait.



Née en Turquie en 1989, Zeynep Sever a grandi à Kuşadası jusqu'à ses 12 ans. Son père, immigrant de la première génération, vivait déjà continuellement en Belgique ; mais sa mère n'avait pas voulu quitter la Turquie car elle y travaillait. C'est donc au début des années 2000 que toute la famille Sever part en Belgique, et Zeynep débute une vie entre des cultures différentes. À l'aube de la puberté, vivre dans un pays différent de celui qu'elle avait toujours connu a été un exercice parfois dur selon elle. Mais elle considère que les enrichissements linguistiques, culturels et aussi intellectuels l'ont précisément aidée à se forger une personnalité au cœur du monde, à même de s'adapter partout. Elle a appris le français, fréquenté l'école belge, s'est fait des amis là-bas, et s'est aussi ouverte intellectuellement.

À cette époque et selon ses dires, la Turquie n'était pas un pays multiculturel. Il était très, voire trop homogène culturellement, résultat de la politique d'unification de la République de Turquie depuis sa construction dans les années 1920. À l'inverse, le Royaume de Belgique abritait déjà en son sein une diversité culturelle impressionnante, apportant des réponses à des problématiques d'inclusion par exemple, auxquelles la République de Turquie n'avait jamais vraiment été confrontée. Composée de la Wallonie et des Flandres, au cœur de la CEE, amie historique du Luxembourg et des Pays-Bas, bientôt cœur institutionnel de l'Union européenne, la Belgique incarne effectivement la multitude culturelle et politique. C'est dans ce pays que l'ancienne Miss Belgique a toujours été en contact avec des personnes étrangères, et a eu des amis étrangers. Et cela reflète ce que la Belgique lui a le plus apporté, pour sa vie professionnelle certes, mais aussi et surtout en tant que personne.

Le désavantage d'être allée en Belgique si longtemps a été pour elle de perdre ses repères turcs. Au point que son retour en Turquie à l'âge de 20 ans a été difficile, alors que la Turquie est son « premier » pays, là où elle est née et a grandi. Après son mandat de Miss, elle est en effet retournée en Turquie pour épouser Volkan Demirel, célèbre gardien de football turc, et y vivre définitivement. Mais ayant baigné dans la culture et l'esprit belge pendant presque une décennie, le retour à Istanbul a été rude, en particulier au niveau relationnel : la mentalité turque

n'est pas la mentalité belge. Un ou deux ans ont donc été nécessaires à Zeynep pour se réintégrer, dans une République turque en évolutions politiques, économiques et sociales aussi perpétuelles qu'énormes.

Mais ces changements de pays et ces exercices d'adaptation dans le monde relationnel font qu'elle sait dorénavant vivre dans tout pays. Au-delà des cultures, religions ou ethnicités, elle se positionne toujours de la même façon au sein d'un groupe, considérant uniquement les personnes individuellement. Comme elle le dit elle-même, elle pourrait s'installer demain aux États-Unis ou dans un pays d'Afrique, elle saurait s'y prendre. Elle saurait rebâtir une vie, trouver sa place, peu importe le contexte. Les amitiés seraient peut-être plus difficiles à construire, parce qu'en tant que « citoyenne du monde », elle admet se sentir plus *entre* la Belgique et la Turquie que vraiment *dans* les deux à la fois.

Aujourd'hui, c'est sa double culture



cumulée à son adaptabilité et son ouverture d'esprit qui font qu'elle se sent « citoyenne du monde ». Attachée nulle part mais pouvant s'ancrer n'importe où, et portant un solide bagage de connaissances dans plusieurs cultures, elle a obtenu grâce à son parcours de vie les armes pour réaliser son rêve professionnel : devenir réalisatrice de films. Après son élection au titre de Miss Belgique à 19 ans et son travail au comité pendant un an, Zeynep Sever est retournée en Turquie et y a épousé son mari. Enceinte de leur première fille, elle s'inscrit à l'université Bilgi à Istanbul en cinéma pour devenir réalisatrice. Quelques années après, elle saute sur l'opportunité d'être actrice et d'entrer dans ce milieu en travaillant pour une série télévisée. Elle a aussi tenu une maison de production pendant quelques années, avant d'arrêter son activité à cause de la pandémie de la Covid-19. Mais ce coronavirus n'a pas détruit son rêve, et le cinéma est toujours la voie qu'elle veut emprunter.

Zeynep Demirel, née Sever, est donc de la deuxième génération d'immigrants entre la Turquie et la Belgique. Après son père, de la première génération à quitter la Turquie pour la Belgique, elle part à son tour en Europe. Partie jeune, puis revenue en Turquie pour y vivre sa vie de famille, elle n'a pas de lien direct avec la troisième génération.

Photos Aramis Kalay

Kubat : « Je paierai ma dette de fidélité »

Ramazan Kubat, connu sous le nom de Kubat, est un chanteur et compositeur folklorique belgo-turc qui se distingue par son style particulier et ses instrumentations venues d'Anatolie. Il nous raconte son histoire qui a démarré à Anvers, où il a gardé ses relations. Toute sa famille vit toujours en Belgique.

« Mon grand-père et mon père étaient parmi les premiers à partir en Belgique. C'étaient des agriculteurs prospères, mais ils y sont allés par curiosité, un peu pour voir ce qu'il y avait là-bas. À l'époque, les conditions étaient différentes : ils ont été accueillis en fanfare, et ils ont été très heureux de cet accueil. Nous sommes originaires du village d'Afyon Emirdağ Karacalar, et c'est mon oncle Kötü Ahmet qui le premier est parti en Belgique. Diplômé du lycée, il avait d'abord travaillé à Istanbul avant d'aller en Belgique, et c'est grâce à lui que tous les habitants d'Emirdağ ont émigré là-bas. S'il y a 250 000 Turcs en Belgique, 150 à 160 000 d'entre eux sont originaires d'Emirdağ.

C'est mon professeur, M. Muzing, qui m'a découvert alors que j'étais au collège. J'emmenais mon saz et ma darbouka à l'école. À la demande de mon professeur et avec le soutien de mon père, j'ai commencé à chanter en soliste dans la chorale de l'église. Cela a duré environ deux ans. Si mon père ne m'avait pas encouragé, et sans son ouverture d'esprit, je n'aurais certainement pas progressé et je ne serais devenu ce que je suis aujourd'hui. Il m'a encouragé et m'a dit que l'église était aussi la maison de Dieu.

Ma mère, mon frère, toute ma famille est en Belgique. Quand j'avais dix ans, j'avais peine à comprendre ce que disaient ma mère et mon père. Mes parents essayaient de m'aider, mais il y avait un réel problème de langue, alors je me suis contenté d'essayer de les comprendre sans m'attendre à ce qu'ils me comprennent. Ma vie est ainsi devenue plus facile.

La tradition de barde a été une grande opportunité pour moi. C'est grâce à ce don d'ailleurs que je n'ai pas vécu les problèmes d'intégration des autres immigrants. J'ai connu le microphone quand j'avais huit ans, j'étais le chanteur le plus sollicité pour les mariages. J'ai ainsi pu contourner les problèmes d'intégration. J'adore la musique classique, j'ai certainement été influencé par les cantiques de l'église. C'est aussi cette expérience qui m'a donné l'envie de travailler en alliant la musique turque et la musique symphonique. Je veux combiner la cura à trois cordes et le saz monophoniques



avec la musique polyphonique. Il n'y avait personne à l'époque pour m'aider dans la planification de ma carrière. Alors j'ai fait un voyage de dix jours à Istanbul. Les six premiers jours, j'ai détesté la ville, mais au cours des quatre derniers jours, grâce aux rencontres que j'ai faites et la découverte du Bosphore, je suis tombé amoureux de cette ville. C'est à ce moment-là que j'ai voulu poursuivre ma carrière à Istanbul. Nous avons en Turquie de très grands poètes, et j'ai voulu suivre leur exemple.

Bien que je sois installé en Turquie depuis l'âge de 20 ans, je ne peux effacer la Belgique de ma vie car c'est là que j'ai grandi. Alors j'y vais régulièrement, et à chaque fois je ne peux m'empêcher d'aller au Nagtegalepark, à Anvers. Car j'y ai passé toute mon enfance, et plus important encore, j'y ai fait des études notamment musicales qui ont fait de moi l'artiste que je suis devenu. Je suis allé à l'académie de musique quand j'avais neuf ans, et je joue de la guitare classique à dix doigts. Mon amour pour les chansons folkloriques turques a commencé à l'âge de 20 ans lorsque j'ai découvert trois grands artistes : Barış Manço, Cem Karaca et Edip Akbayram, grâce à une cassette. En arrivant en Turquie, j'ai voulu suivre les traces de bardes, « ozans » célèbres tels que Musa Eroğlu et Arif Sağ. Mon père était lui aussi un ozan. J'ai donné mon premier concert symphonique au Lütfi Kırdar à l'âge de 27 ans. À ma retraite, je paierai ma dette de fidélité en devenant ambassadeur culturel. Mon premier album est sorti en 1996. J'ai réalisé jusqu'à présent 11 albums et un long play Bay Music. Je ne reçois aucun soutien du gouvernement. Le jour de mon 40^e anniversaire, le 4 octobre 2014, j'ai épousé ma femme, journaliste de profession, à Bruges, la ville la plus romantique du monde. »

La troisième génération : Berkay Karakan

Ayant grandi en Turquie mais fils d'une Belge travaillant au consulat de Belgique à Istanbul, Berkay Karakan représente la troisième et dernière génération d'immigrants entre les deux pays.

Berkay Karakan a 17 ans et est né et a grandi à Istanbul. Aujourd'hui en classe de terminale, au seuil des études supérieures, nous l'avons rencontré pour parler de sa situation et de sa perception de l'évolution des différentes générations d'immigrants. Ses grands-parents faisaient partie de la première génération, qu'il appelle la génération de la modernité. Ces Turcs avaient des ambitions de carrière en Belgique, et visaient la modernité et l'innovation dans divers domaines pour obtenir de meilleures opportunités sur le marché du travail. Mais pour lui, sa génération est tout autre : c'est celle du post-modernisme. Il s'agit surtout pour eux de choisir entre les différentes cultures, pour y vivre en fonction de leurs propres aspirations et inclinations.



Pour lui, qui n'a toujours vécu qu'en Turquie, ce qui compte est de choisir et se faire son propre chemin, à la différence des générations précédentes qui étaient peut-être davantage guidées par les choix familiaux. Mais Berkay a toujours défendu son choix personnel, ses envies. Il explique aussi que la deuxième génération sait parfaitement s'adapter entre les deux cultures, à l'instar de sa mère. Mais ce fait n'est probablement pas généralisé, car la deuxième génération n'est pas monolithique, c'est un ensemble de personnes aux personnalités et aux sentiments qui varient selon leur histoire familiale souvent complexe. Autant de trajectoires dont les aspirations variées font la richesse et la subtilité de cette génération d'immigration.

Berkay Karakan, maître de son destin, souhaite désormais partir en Belgique dès la fin du lycée pour y étudier les sciences pharmaceutiques et y travailler en tant que chercheur, parce que les opportunités professionnelles y sont plus

importantes qu'en Turquie. Au cœur de l'Europe et de l'Union européenne, la Belgique est donc toujours populaire auprès de la troisième génération. Pour lui, le marché du travail est meilleur là-bas, l'enseignement en université est également de meilleure qualité et le niveau de vie général est supérieur, du fait d'une monnaie plus forte et du réseau européen économique et politique. Et pour être plus précis, la Belgique comme la France abritent d'importants (voire géants) groupes pharmaceutiques. En fait, il a toujours su qu'il partirait un jour ou l'autre pour la Belgique, sa « deuxième maison ». Et ce moment est venu.

Pragmatique dans son choix de la Belgique pour sa vie professionnelle, ce qu'il aime en particulier en Belgique est la culture culinaire. Mais pour lui, la Belgique se résume surtout à des souvenirs de vacances passés dans sa famille. Vivre là-bas sera donc une façon nouvelle d'apprendre sur le pays, l'occasion de visiter, embrasser la culture et respirer l'esprit belge au quotidien. Pour l'instant, ses connaissances sur la Belgique viennent en grande partie de sa mère, qui lui a appris le néerlandais et les valeurs belges. Ensuite, il a appris le français à l'Institut français d'Istanbul. Ce polyglotte a aussi appris l'anglais à l'école en tant que première langue étrangère, et l'allemand en seconde langue étrangère. Et bien sûr, le turc est sa langue maternelle. À 17 ans, il maîtrise donc cinq langues !

Cependant, la maîtrise linguistique n'est pas toujours suffisante pour s'implanter dans une culture. Lui-même parle de « crise d'identité », c'est-à-dire la longue recherche de soi, comprendre qui l'on est et d'où l'on vient. Comme Zeynep Demirel, il ne s'est jamais vraiment senti entièrement Belge, mais toujours un peu entre les deux cultures. Vivre en Belgique lui permettra précisément d'achever son cheminement dans cette crise d'identité, pour comprendre le côté belge de son existence qu'il n'a connu jusqu'à maintenant que pendant les vacances. Parce qu'en représentant de la troisième génération, Berkay Karakan peut choisir sa voie comme il l'entend : une très grande force.

Dr Mireille Sadige

La deuxième génération : Şenay Can

Autre personnalité issue de la deuxième génération, Şenay Can nous retrace son histoire dans le cadre de cette édition spéciale.

Le père de Şenay Can est parti pour la Belgique en 1965, à l'âge de 33 ans, pour des raisons professionnelles. Elle se souvient encore avec précision du trajet en train qu'elle, sa mère, sa sœur et son frère, ont parcouru depuis Istanbul pour le rejoindre à Bruxelles quelque mois plus tard. La famille y a ensuite vécu de façon difficile au début, car la barrière de la langue française a été très dure à surmonter. Mais avec l'aide d'un ami vivant près de chez eux à

la Chaussée de Haecht, l'épanouissement a commencé à s'opérer.

Malheureusement, la mère de Şenay Can est tombée malade et est rentrée à Istanbul pour les soins, ce qui a précipité le départ de la famille. Şenay Can a ainsi recommencé sa première année d'école en primaire en Turquie car elle ne connaissait pas l'alphabet turc. C'est ensuite en 1969 que la famille est de nouveau repartie pour le royaume de Belgique, largement aidée dans leur intégration par l'oncle de Şenay Can et sa femme, de nationalité belge.

Mais après des années de vie en Belgique, les parents de Şenay Can ont décidé de re-

venir au pays en 1984. Şenay, qui se sentait a priori d'abord Turque, a fait le même choix quelques mois après. Elle a toutefois dû apprendre la langue turque soutenue, qui n'était pas pratiquée à la maison. Ce choix de retourner en Turquie a aussi été celui de sa sœur, qui vit aujourd'hui à Istanbul. En revanche, son frère est resté en Belgique et s'est marié à une Anversoise, ce qui prouve encore une fois la complexité de la deuxième génération : certains ne comptaient pas rester en Belgique, quand d'autres y ont fait leur vie ! Et Şenay Can le confirme : de nombreux membres de la famille partis en Belgique et bien intégrés



n'ont pas l'intention de revenir en Turquie. Ainsi, les petits-enfants du frère et de la sœur de Şenay grandissent très loin et différemment des autres. La preuve, une fois encore, qu'il n'y a pas qu'une seule réalité dans l'immigration, et que chaque personne, chaque famille suit sa propre trajectoire.

Gabrielle Mahias



Depuis combien de temps la Chambre de Commerce de Belgique à Istanbul existe-elle, et quels sont ses missions et principaux objectifs ?

L'Association commerciale turco-belgo-luxembourgeoise a été fondée à Istanbul en 1926 par des entrepreneurs turcs et belges. Elle vise à améliorer et développer les relations commerciales et industrielles entre les deux pays. Seule chambre de commerce tripartite opérant en Turquie, la Chambre a le statut d'association en Turquie et est membre accrédité de la Fédération belge des Chambres de Commerce. Elle représente les trois régions de Belgique en Turquie, et est donc en contact étroit avec la FIT (Flanders Investment & Trade), l'Awex (Agence Wallonne à l'Exportation et aux Investissements Étrangers) et Hub.Brussels.

Quel est le volume des échanges commerciaux entre les deux pays ?

En 2023, les relations commerciales ont atteint 15 milliards, et ce niveau est assez équilibré en termes de volumes d'échanges mutuels entre les deux pays. À titre de comparaison, dans le cas des relations commerciales sino-belges, le volume des exportations est en faveur de la Chine. Cet équilibre export-import est donc réjouissant pour les relations commerciales turco-belges.

Bien que le volume des échanges commerciaux entre la Turquie et la Belgique soit principalement dominé par l'automobile et les pièces détachées, la Belgique figure parmi les pays leaders au monde dans le domaine de la médecine et des produits pharmaceutiques, notamment grâce aux investissements qu'elle a réalisés dans le domaine de la R&D. En outre, les produits chimiques, les combustibles minéraux et les huiles occupent une place importante dans le commerce, de par la capacité de tonnage du port d'Anvers.

La Turquie, quant à elle, exporte vers la Belgique dans les domaines de l'automobile, des pièces détachées, du fer et de l'acier, des combustibles minéraux, du pétrole et du textile.

Compte tenu de l'évolution rapide du volume des échanges ces dernières années, il semble possible de viser un volume de 20 milliards de dollars.

Quel est le nombre d'entreprises belges installées en Turquie ? Quels sont les principaux secteurs d'investissements belges en Turquie, et leur répartition géographique ?

L'Association professionnelle belgo-luxembourgeoise compte plus de 50 membres belges ou ayant des activités en Belgique et en Turquie. Ces entreprises sont pour la plupart localisées à Istanbul, mais aussi à Bursa, Eskişehir et Izmir. L'Association regroupe principalement des entreprises de l'agroalimentaire, mais compte aussi des entreprises opérant dans les secteurs de la chimie, de la pharmacie, de la banque, de la construction, de l'énergie et de la logistique.

La Chambre de Commerce belgo-luxembourgeoise en Turquie, en quelques questions

Nous avons rencontré M. Tuğrul Şeremet, président de la Chambre de Commerce belgo-luxembourgeoise en Turquie.

La crise économique engendrée par la guerre et la conjoncture internationale ont-elles des conséquences sur les échanges commerciaux et les investissements en Turquie ?

Les concepts de « friend-shoring » et de « quasi-shoring », utilisés pour exprimer le déplacement de l'externalisation vers des pays proches et amis, sont des concepts importants pour expliquer les relations belgo-turques. Les principales conséquences de la guerre en Ukraine sont les sanctions économiques initiées par l'Union européenne contre la Russie. À cette occasion, la Turquie est devenue le troisième partenaire commercial de l'Union européenne après la Chine et les États-Unis. De plus, le corridor commercial du Nord a presque atteint le point de fermeture. Si l'on en croit les développements prévus pour l'été 2024, le volume des échanges dans le corridor médian va augmenter de façon exponentielle, ainsi que l'utilisation de ce corridor. Le déplacement des importations et des exportations des pays d'Asie centrale vers l'Europe via la Turquie est inévitable et constitue un résultat naturel du projet Global Gateway. Actuellement, un volume important de commerce de transit en provenance des pays du BENELUX s'est déjà déplacé vers le corridor médian, et il s'accroîtra encore progressivement.

Que pouvez-vous nous dire des investissements turcs en Belgique ?

Le nombre d'entreprises turques en Belgique va en augmentant, suite aux leçons tirées des perturbations de la chaîne d'approvisionnement pendant et après l'épidémie de Covid-19. De nombreux exportateurs turcs dans les domaines de la chimie, des biens de grande consommation et de l'automobile ont également mis en œuvre l'option soit de conserver des stocks, soit de produire en Europe. Soutenir les initiatives des attachés commerciaux des Régions belges dans ce domaine fait partie des activités de l'Association commerciale turco-belgo-luxembourgeoise. L'usine de production de bouteilles en verre ouverte par Ciner Holding à Lommel (Région flamande), est un exemple de ces investissements.

Quelle est l'importance de la Turquie pour la Belgique, et comment voyez-vous l'avenir des relations entre les deux pays ?

Nous pouvons raisonnablement nous attendre à ce que la Belgique figure durablement parmi les dix premiers pays ayant le plus d'investissements étran-

gers directs en Turquie. Nous espérons voir notre volume d'échanges atteindre 20 milliards d'euros le plus rapidement possible, avec la réunion JETCO, l'intensification des missions diplomatiques et l'augmentation des représentants permanents des associations à but non lucratif et chambres turques à Bruxelles.

GURBET KUŞU FEST

KUBAT
DOĞUKAN MANÇO
ALİ PINAR & TANGONEVA
RAMAZAN SESLER

29 Haziran 2024
Cumartesi 14:00-22:00

İstanbul Bilgi Üniversitesi
santralistanbul Kampüs

SÖYLEŞİ, KONSER, OYUN ALANLARI,
YEME VE İÇME STANDLARI, ATÖLYELER

Belgium
Embracing openness

CINER
GLASS

ETB
SUPPORT
SOLUTIONS

İstanbul
Bilgi Üniversitesi

TURKISH
AIRLINES

HRD Antwerp
TÜRKİYE

Çaltekin Legal & Trust.

TEB
BNP PARIBAS ORTAKLIĞI

Inspired by patients.
Driven by science.

AISIN

UNIT

CALLEBAUT

puratos
Food Innovation for Good

La Lorraine
BAKERY GROUP

TFL Pharma

KARL